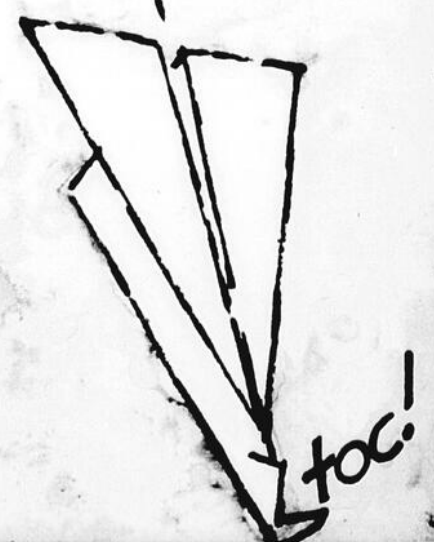
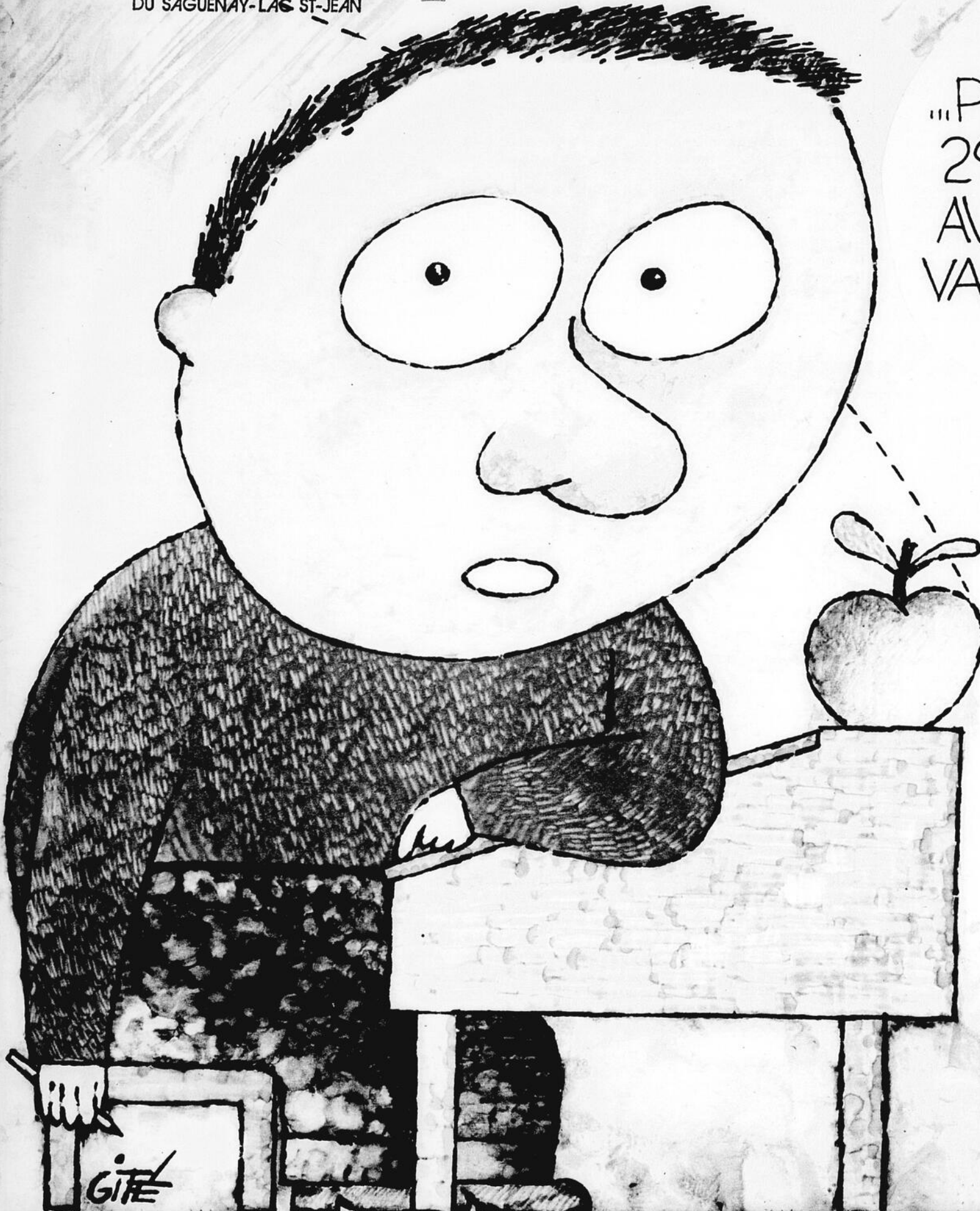


perspectives

LE QUOTIDIEN

DU SAGUENAY-LAC ST-JEAN

...PLUS QUE
292 JOURS
AVANT LES
VACANCES...



GITE

NOTRE PALAIS LÉGISLATIF EST NÉ DANS LA DOULEUR

PAR HÉLÈNE-ANDRÉE BIZIER
ET JACQUES LACOURSIÈRE

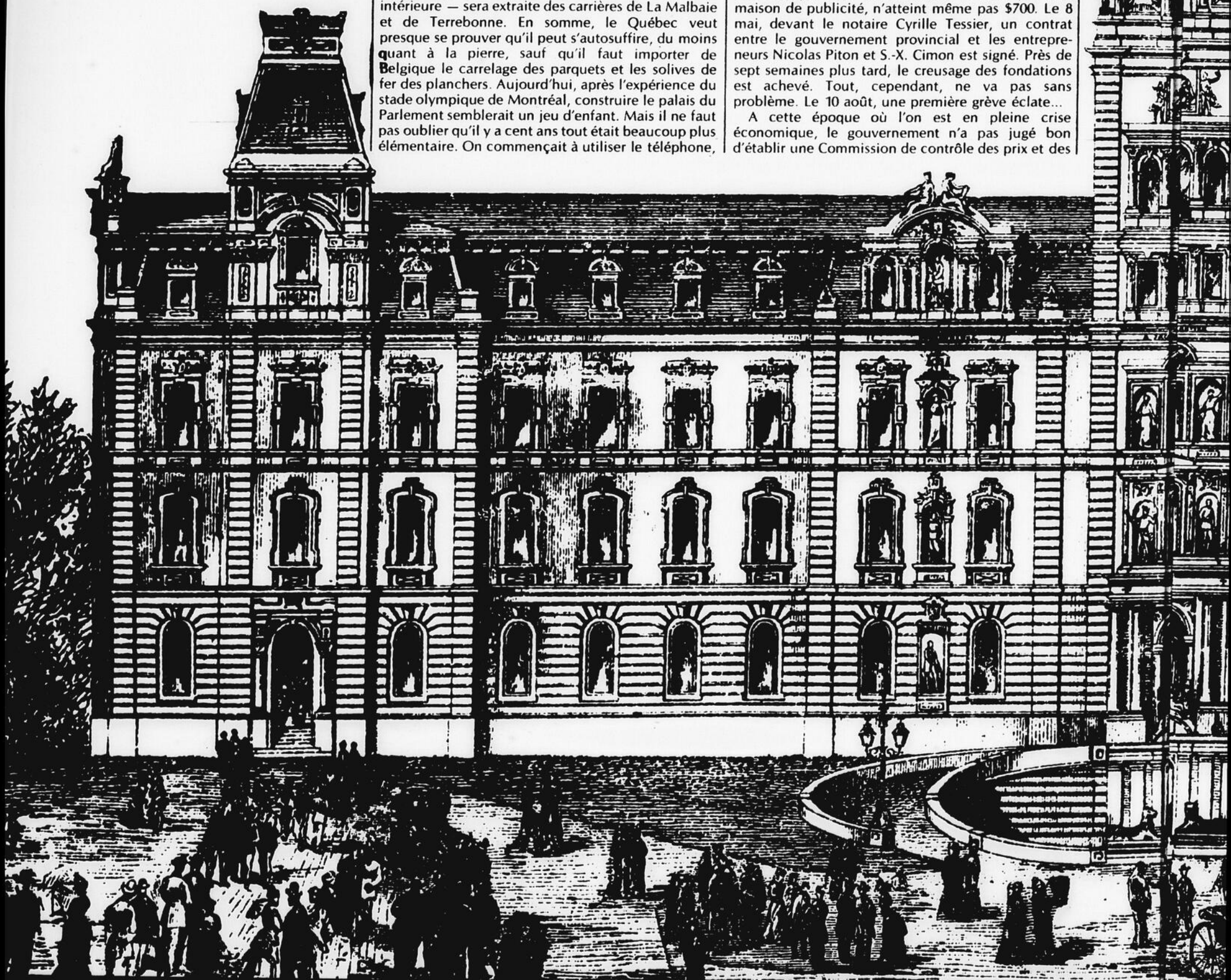
Il y a exactement cent ans, le gouvernement de la Province de Québec, dirigé par le Premier ministre Charles Boucher de Boucherville, décidait d'acquérir du gouvernement fédéral un terrain pour y construire un Palais législatif. En effet, au mois d'août 1876, une entente intervient entre les deux gouvernements. Le Cricket Field, d'une superficie totale de 251 763 pieds carrés, devient propriété québécoise pour la somme de \$15 000.

La construction du nouvel édifice, qui aura un contour extérieur de plus de 1 400 pieds, commence rapidement. Dès la fin de l'été de 1876, cinq dessinateurs, sous la direction de l'architecte Eugène Taché, élaborent les plans du futur Palais. La maison Piton et Cie, qui a obtenu le contrat pour les travaux de maçonnerie, fait charroyer la pierre que l'on taille habituellement sur place. Pour le soubassement, on emploiera du grès vert de Lévis; Deschambault fournira la pierre de parement des murs des façades. Celle des parements intérieurs — car il y a une cour intérieure — sera extraite des carrières de La Malbaie et de Terrebonne. En somme, le Québec veut presque se prouver qu'il peut s'autosuffire, du moins quant à la pierre, sauf qu'il faut importer de Belgique le carrelage des parquets et les solives de fer des planchers. Aujourd'hui, après l'expérience du stade olympique de Montréal, construire le palais du Parlement semblerait un jeu d'enfant. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a cent ans tout était beaucoup plus élémentaire. On commençait à utiliser le téléphone,

et l'électricité en était à ses premiers courts-circuits. Les grues mécaniques ne hantaient même pas l'imagination des hurluberlus. Abstraction faite des progrès techniques, les gouvernants du temps avaient au moins une consolation: ils ne voyaient pas les frais se multiplier comme champignons après la pluie. Dans son discours du budget pour l'année 1876-77, le ministre des Finances — que l'on appelait à l'époque le trésorier provincial — Levi-Ruggles Church, un anglophone, comme le furent la plupart de nos trésoriers provinciaux, annonce que le gouvernement prévoit pour l'année à venir la somme de \$100 000 pour la construction du nouveau Palais législatif. "Nous éviterons, dit-il, des frais énormes de réparations et nous n'aurons plus à payer des primes d'assurances ruineuses." Car, bien entendu, le nouvel édifice sera à l'épreuve du feu, sauf celui de l'éloquence.

Au début de l'année 1877, on fait paraître dans onze journaux les appels d'offre pour la construction de l'édifice. Le coût total des annonces, préparées, il est vrai, par des fonctionnaires et non par une maison de publicité, n'atteint même pas \$700. Le 8 mai, devant le notaire Cyrille Tessier, un contrat entre le gouvernement provincial et les entrepreneurs Nicolas Piton et S.-X. Cimon est signé. Près de sept semaines plus tard, le creusage des fondations est achevé. Tout, cependant, ne va pas sans problème. Le 10 août, une première grève éclate...

A cette époque où l'on est en pleine crise économique, le gouvernement n'a pas jugé bon d'établir une Commission de contrôle des prix et des



salaires. Bien au contraire. Ministres et députés fédéraux se voteront même une diminution de salaire! Mais lorsque les entrepreneurs veulent imposer les mêmes mesures aux ouvriers, ces derniers rouspètent. Avant le 10 août 1877, les tailleurs de pierre qui travaillaient sur le terrain des édifices publics de Québec gagnaient \$1.50 par jour. On décide alors de les payer au pied de pierre taillée. Les ouvriers protestent, affirmant que, pour le même travail, ils ne gagnent maintenant que 80 cents par jour. Une entente intervient et les travaux peuvent se poursuivre jusqu'à l'hiver au cours duquel ils devront être interrompus. Au printemps suivant, on place sur la façade de la Grande-Allée une pierre avec le millésime 1878.

1878, année difficile. Sur le plan politique, le gouvernement conservateur est battu aux élections et les libéraux prennent le pouvoir. Henri-Gustave Joly de Lotbinière devient Premier ministre de la Province de Québec. L'argent est tellement rare que l'on a décidé de licencier la police provinciale. Les entrepreneurs sont aux prises avec une offre qui s'avère un peu trop basse. Ils veulent donc encore une fois réduire les salaires des ouvriers. Le 3 juin, onze cents ouvriers employés à la construction du nouveau Palais législatif se mettent en grève. Ils suivent en cela les ouvriers du chemin de fer urbain de la rue Saint-Jean, à Québec. Les ouvriers refusent de voir leur salaire quotidien porté de 60 cents à 50 cents. Au contraire, ils réclament un dollar par jour. Les entrepreneurs font venir par train des briseurs de grève de Montréal et de Trois-Rivières. Le travail

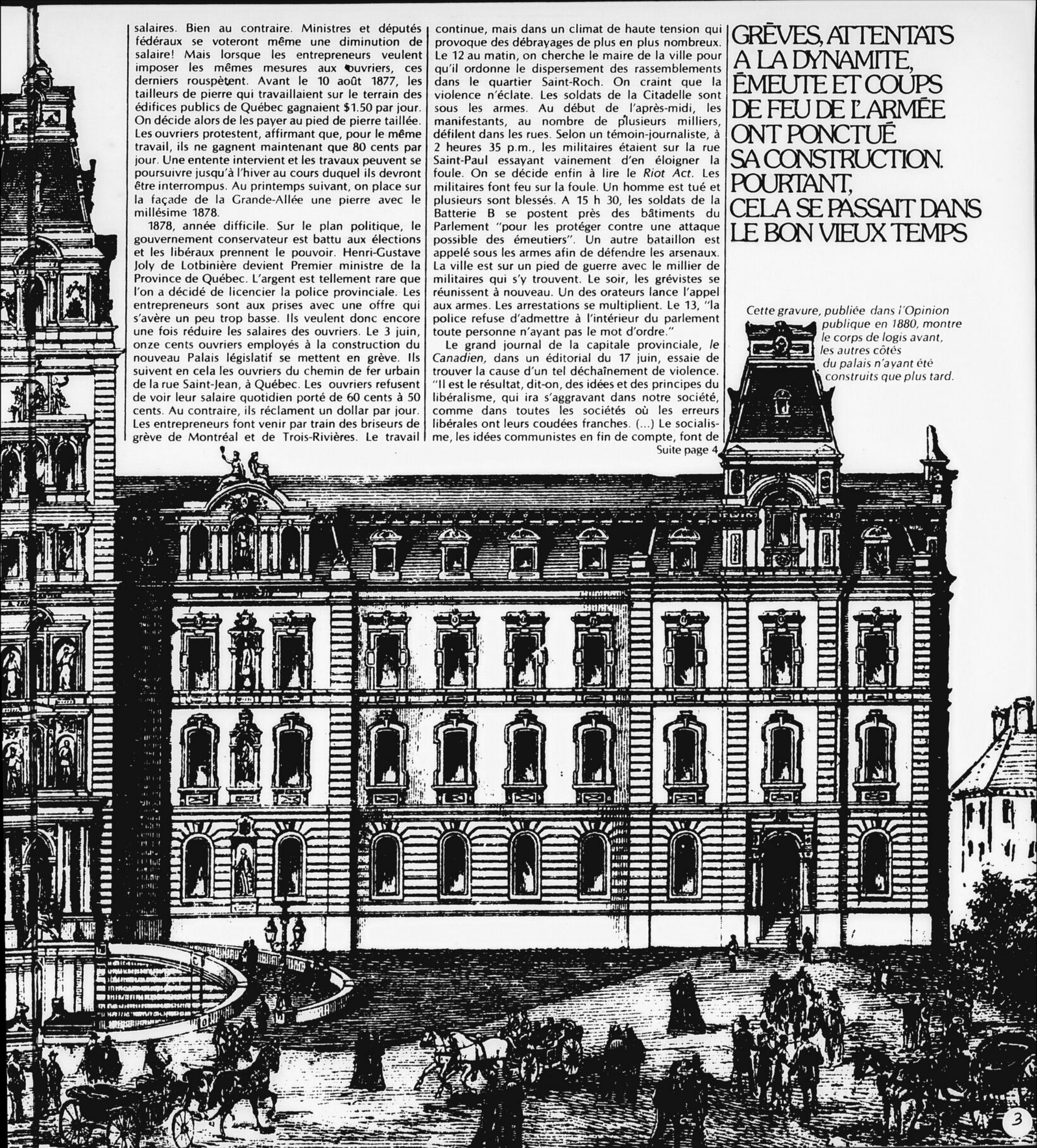
continue, mais dans un climat de haute tension qui provoque des débrayages de plus en plus nombreux. Le 12 au matin, on cherche le maire de la ville pour qu'il ordonne le dispersement des rassemblements dans le quartier Saint-Roch. On craint que la violence n'éclate. Les soldats de la Citadelle sont sous les armes. Au début de l'après-midi, les manifestants, au nombre de plusieurs milliers, défilent dans les rues. Selon un témoin-journaliste, à 2 heures 35 p.m., les militaires étaient sur la rue Saint-Paul essayant vainement d'en éloigner la foule. On se décide enfin à lire le Riot Act. Les militaires font feu sur la foule. Un homme est tué et plusieurs sont blessés. A 15 h 30, les soldats de la Batterie B se postent près des bâtiments du Parlement "pour les protéger contre une attaque possible des émeutiers". Un autre bataillon est appelé sous les armes afin de défendre les arsenaux. La ville est sur un pied de guerre avec le millier de militaires qui s'y trouvent. Le soir, les grévistes se réunissent à nouveau. Un des orateurs lance l'appel aux armes. Les arrestations se multiplient. Le 13, "la police refuse d'admettre à l'intérieur du parlement toute personne n'ayant pas le mot d'ordre."

Le grand journal de la capitale provinciale, le *Canadien*, dans un éditorial du 17 juin, essaie de trouver la cause d'un tel déchaînement de violence. "Il est le résultat, dit-on, des idées et des principes du libéralisme, qui ira s'aggravant dans notre société, comme dans toutes les sociétés où les erreurs libérales ont leurs coudées franches. (...) Le socialisme, les idées communistes en fin de compte, font de

**GRÈVES, ATTENTATS
A LA DYNAMITE,
ÈMEUTE ET COUPS
DE FEU DE L'ARMÉE
ONT PONCTUÉ
SA CONSTRUCTION.
POURTANT,
CELA SE PASSAIT DANS
LE BON VIEUX TEMPS**

Cette gravure, publiée dans l'Opinion publique en 1880, montre le corps de logis avant, les autres côtés du palais n'ayant été construits que plus tard.

Suite page 4



NOTRE PALAIS LÉGISLATIF EST NÉ DANS LA DOULEUR

formidables progrès parmi nous."

Le calme revient et le travail de construction peut se poursuivre. Dès 1880, certains ministères occupent les ailes terminées. Le 1er septembre, le ministère de l'Agriculture et des Travaux publics s'y installe; le 6 décembre de la même année, le Secrétariat provincial fait de même.

Les contrats de construction des trois autres façades sont accordés en 1881 et en 1883. D'après Ernest Gagnon, c'est à l'occasion de la signature du dernier contrat que la devise "Je me souviens" apparaît pour la première fois. "M. Eugène Taché, écrit-il, avait dressé le projet de façade du Palais législatif de Québec et y avait introduit les armes de la province avec cette devise: "Je me souviens", dont il est l'auteur, et qui était alors inconnue."

Jusqu'en 1883, les députés québécois continuent à siéger dans le vieil édifice situé tout près de l'actuel Château-Frontenac. Mais vers 21 heures, le jeudi 19 avril, un incendie se déclare dans la salle du Conseil législatif. A minuit, l'incendie est maîtrisé, mais l'édifice est une perte complète, sauf l'aile nord qui, quoique bien endommagée, a pu être en partie sauvée. L'immeuble, construit en 1859-60, avait coûté \$61 514.77 et l'ameublement valait \$14 886. Le montant total des assurances ne dépassait pas les 76 000 dollars. Plus importante que la perte financière fut celle de la bibliothèque. Les trois quarts des 40 000 volumes furent détruits. Les représentants du peuple commencent alors à siéger dans le nouvel édifice, dont la construction est loin d'être terminée.

Même si les travaux sont commencés depuis près de huit ans, on n'a pas encore procédé à la cérémonie traditionnelle de la pose de la pierre angulaire. Le 17 juin 1884, le lieutenant-gouverneur Théodore Robitaille préside donc cette cérémonie. Le Premier ministre d'alors, John J. Ross, dans son allocution, déclare: "Puisse votre participation — celle du lieutenant-gouverneur — à cette cérémonie être un gage du respect de la génération présente et des générations futures pour l'autorité dont vous êtes le représentant et pour les institutions fédérales auxquelles le peuple de cette province est si justement attaché."

Immédiatement après le discours de Ross, le lieutenant-gouverneur dépose dans le creux de la pierre angulaire une plaque commémorative. Le Premier ministre y met le portrait autographié de l'honorable Robitaille et quelques autres articles. Quant au maire de Québec, il "jette" dans le trou un Almanach des adresses de la ville pour l'année 1884. La cérémonie se termine par un discours remarquable du lieutenant-gouverneur. On serait porté à croire que plusieurs de nos actuels partis politiques y ont puisé l'inspiration pour leurs slogans de campagnes électorales. "Ce Palais législatif, dit-il, sera le sanctuaire de notre autonomie provinciale. L'autonomie provinciale, messieurs, c'est une bien grande chose, une prérogative bien précieuse, dont nous ne saurions être trop jaloux. Elle est notre sauvegarde et notre palladium. Il est bon qu'il y ait à Ottawa un gouvernement central, puissant et respecté, qui groupe les forces éparses, qui serve de lien entre les provinces de l'empire canadien, qui donne l'impulsion aux grandes entreprises. (...) Mais, à côté de ce pouvoir central, il est bon aussi qu'il y ait le pouvoir local qui, agissant dans une sphère plus restreinte, ait, si je puis m'exprimer ainsi, une juridiction plus intime, et exerce sa surveillance et sa direction sur les éléments qui constituent la base même de notre ordre social: la propriété, les lois civiles, l'organisation municipale, l'éducation... Sans doute, comme on l'a dit, il serait plus commode et moins coûteux de n'avoir qu'un gouvernement et une administration. Mais, s'il est vrai que nous aurions moins à payer, nous serions aussi moins MAÎTRES CHEZ NOUS, et moins en état de contrôler nos affaires de famille."

Le 21 juin de la même année, lors d'une autre cérémonie, on dépose dans la pierre angulaire des

exemplaires de tous les journaux en langues française et anglaise qui avaient relaté la cérémonie du 17. Comme la chose avait été annoncée auparavant, la plupart des journaux s'étaient empressés de pondre de longs articles pour se retrouver enfin protégés pour l'éternité. Une éternité qui aurait pu être courte, puisque, le samedi 11 octobre 1884, des individus cherchent à faire sauter le Palais législatif à coups de dynamite.

Une terrible explosion

Depuis le début de l'année, la plupart des grandes villes de l'Europe occidentale et de l'Amérique du Nord sont secouées par des explosions. Plusieurs ports font l'objet d'une surveillance particulière. Montréal et Halifax connaissent bien leurs attentats, mais, jusqu'ici la paisible ville de Québec n'a pas encore fait la manchette des journaux à ce sujet. On attribue la vague de violence aux adeptes du nihilisme.

Le samedi 11 octobre donc, vers une heure moins quart de l'après-midi, "alors que les nombreux ouvriers employés aux édifices parlementaires s'en allaient après avoir dîné sur le pouce reprendre leurs travaux", une terrible explosion se fait entendre. Le bruit, aux dires de témoins, s'est répercuté "jusque dans les gorges des Laurentides". Des pierres de toutes les grosseurs jonchent le sol. La plupart des vitres sont cassées. Un mur est même déplacé de trois pouces. Partout, le parquet est jonché de débris. Des châssis enfoncés flottent dans le vide. On craint que des ouvriers ne soient ensevelis sous les décombres. Trois heures après l'explosion, une autre détonation se fait entendre, aussi forte que la première. "Une seconde cartouche de dynamite, placée au second étage au côté nord de la même façade, venait de causer des dégâts considérables. Un immense bloc de pierre de taille, qui forme partie de la base de l'édifice, a été sorti du mur qui reste chancelant."

La foule envahit le terrain. Peu avant cinq heures de l'après-midi, une compagnie de soldats arrive pour inspecter le corps de logis en construction. Le chef de la police secrète procède à l'assermentation de vingt agents spéciaux. Ces hommes commencent à surveiller les édifices jour et nuit. Le lieutenant-gouverneur Robitaille, qui était à l'intérieur de l'édifice, s'en tire sans blessure. Il raconte au reporter du Canadien: "J'étais à la place que j'occupe en ce moment et M. Staines était assis sur la chaise où vous êtes vous-mêmes assis, lorsque la détonation se fit entendre. Au même instant, mon aide-de-camp vint me dire qu'une partie de la bâtisse venait de sauter. Voyez si nous l'avons échappé belle: le bureau de mon messager est en pièces."

L'attentat de Québec ne laisse pas indifférentes les autorités fédérales, car, dès le soir même du crime, des hommes de police montent la garde autour du Palais législatif d'Ottawa. Le dimanche, le cabinet provincial tient une réunion extraordinaire pour étudier les mesures à prendre et, toute la journée, les diverses entrées de l'immeuble gouvernemental sont fermées par des palissades temporaires et des "gardiens montent une garde incessante aux portes des divers départements."

La chasse aux suspects commence. Le nombre des présumés auteurs de l'attentat se multiplie, surtout à la suite de l'annonce d'une récompense de \$4 000 offerte par le gouvernement pour l'arrestation des coupables. L'entrepreneur Charlebois offre lui aussi la somme de \$500. On recherche un prêtre à l'allure bizarre. On accuse les Fénéens, les anarchistes et même les anglophones. On voit de la dynamite partout, même à l'évêché de Québec! Le chef des Fénéens américains, O'Donovan Rossa, dans le *Sun* de New York, repousse les accusations portées contre des membres de son mouvement pour la libération de l'Irlande. "Québec, déclare-t-il, est sous la puissance anglaise. Ses habitants et tous les habitants des autres villes sur la terre protégées par

l'Angleterre feront bien de se débarrasser le plus tôt possible de la protection de ce drapeau." Pour lui, l'attentat de Québec n'est pas l'oeuvre de ses hommes. Quant au prêtre à l'allure bizarre, on le recherche partout et surtout à Montréal. Les soupçons les plus sérieux se portent sur quatre Américains qui seraient disparus juste avant l'explosion. Les quatre inconnus avaient déjà soulevé la curiosité de leur logeuse, Mme Honoré Nolin. Selon le témoignage de cette dernière, "des quatre chambres qu'ils avaient louées, il y en avait une qu'ils ne laissaient jamais inoccupée. Aux heures des repas, il n'y avait que trois pensionnaires qui se mettaient à table. Le quatrième restait dans la chambre. Le soir, les quatre inconnus s'enfermaient dans l'un des quatre appartements et alors commençait une conversation à voix basse, très longue et très animée. Cela durait tard dans la nuit." Détail essentiel, ils avaient avec eux une petite valise en cuir — *satchel* — et un sac en tapis — *carpet bag* —, comme on en avait retrouvé dans l'édifice endommagé.

Accusations de fanatisme

Le *Nouvelliste* de Québec, dans son édition du 12 octobre, lance une grave accusation: "D'autres vont dire que cette destruction est le résultat du fanatisme. La façade du Parlement, disait un citoyen distingué après le tragique événement, rappelle des souvenirs trop français et trop catholiques pour qu'elle ne suscite point certaines envies et certaines colères. On a gravé sur la pierre de la façade les noms à jamais illustres des Laval, des Champlain, des Maisonneuve, des d'Iberville, des Dollard, des Cavelier, des Salaberry et d'une foule d'autres. Ces noms-là, voyez-vous, sonnent mal aux oreilles de certains individus que le fanatisme mène. Ça leur offusque les yeux. Qui sait si ce n'est point dans le but de faire disparaître tous ces souvenirs que l'on a monté le fameux coup de samedi?"

Certains croient que ce sont des ouvriers mécontents qui s'en sont pris à l'entrepreneur. Le journaliste Jean-Paul Tardivel, dans son journal *la Vérité*, se porte à la défense de l'ouvrier, tout en l'accusant d'être un arriéré. "Il nous répugne souverainement, écrit-il, de croire que des ouvriers canadiens soient aussi méchants. Du reste, nous ne les croyons pas assez avancés pour mener à bonne fin un pareil complot."

L'enquête policière piétine. A la fin, personne ne sera accusé. A un député qui demandait au Premier ministre s'il rendrait publics les résultats de l'enquête, on répond que non "car ceci n'est pas dans l'intérêt de la population".

Une autre enquête se terminera aussi en queue de poisson. N'importe qui aura deviné que, pour des contrats de cette envergure, il y a certainement eu des accusations de "patronage". Un des principaux membres de l'Opposition de l'époque et futur Premier ministre par surcroît, Honoré Mercier, accuse le Premier ministre Joseph-Alfred Mousseau d'avoir accepté un pot-de-vin de l'entrepreneur Charlebois. Un comité de la Chambre est formé pour faire enquête. Le lundi 9 mars 1885, le comité, qui est devenu une commission, remet son rapport qui ne retient pas les accusations. Deux des cinq commissaires présentent un rapport minoritaire qui contredit le premier. L'affaire meurt en douce, car, d'autre part, on a porté des accusations à peu près similaires contre Mercier. L'histoire du Québec n'est, en quelque sorte, qu'un continuel recommencement!

La construction du Palais législatif se termine à la fin de l'année 1886. Le coût total, non seulement de l'édifice, mais aussi de la clôture de granit, des statues et de la fontaine, est de \$1 669 249.16, ce qui est relativement peu, comparé aux coûts actuels de construction. Il est vrai qu'un stade c'est plus utile à la population qu'un Palais législatif, où le seul sport qui s'y pratique est celui de la parole! ●

ôt
i,
es
le
es
re
o-
la
n
e
e
es
e
a
nt
n-
es
il
n
r,
a-

e
12
nt
u
n
es
ur
es
as
es
es
le
ur
e
a

e
e
t
t,
t
s
il

e
r-
s

e
s
u
x
r,
u
r
r
st
e
i-
e
t,
s
n

a
e
s
i
e
à
t

La minute Player's



Avis: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage—éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette—Format régulier: "Goudron" 19 mg, nicotine 1.3 mg.

Petite histoire en cinq tableaux, dont le dernier **Le Big Bazar**

PAR MARIE-ODILE VÉZINA

Tableau I

La scène se passe en avril dernier dans le coin bar du Théâtre de Quat' Sous de Montréal à six heures du soir. Quelques personnes sont réunies autour de petites tables et sirotent leur poison préféré. Il y a là quelques journalistes; une dizaine environ, surtout des femmes. Il y a aussi des attachées de presse, agents de promotion ou de publicité, appelez cela comme vous voudrez. Bref, que des gens qui se connaissent bien! La conférence de presse est magistralement ratée. Dehors, il fait un temps de chien et ceux qui devaient être le point de mire, les vedettes de ce rendez-vous pseudo-amical, se morfondent avec aigreur dans un coin. Ceux qui ont bravé les intempéries s'accommodent tout de même très bien de leurs bretzels et de leur gin-tonic. Il faut croire que ceux-là gagnent assez bien leur vie dans leurs journaux respectifs pour se nourrir convenablement! Puisqu'on y est, autant en profiter pour échanger les dernières nouvelles, les derniers potins. Journalistes et attachées de presse se délectent.

C'est là, entre les dernières frasques de votre artiste préféré et les ennuis de fertilité de son attachée de presse, que le Big s'est infiltré dans la conversation — et dans ma vie — insidieusement, sans que je m'en rende compte. Brusquement, les visages se sont illuminés, les yeux agrandis et le ton est monté.

Tout ce que j'avais compris finalement au bout de quelques minutes c'est que quelqu'un arrivait à Montréal dans deux mois et que c'était merveilleux, magnifique, fantastique, extraordinaire, fou, dément!

"Moi, a dit une jeune femme avec émerveillement, je loue une chambre à Gérard." "Et moi, a lancé une autre parfaitement ravie, c'est ma maison que je loue. Pendant tout le temps qu'ils seront au Québec, j'habiterai chez ma mère."

De réplique en réplique, je questionnais: "qui, ils?" Et personne ne daignait me répondre. J'appris ainsi qu'au cours de leur dernier voyage "ils" avaient fait bien des ravages.

"Il fallait voir ça à Dorval quand "ils" sont repartis, a encore dit une jeune femme sérieuse et publiciste de métier. Il y avait une gang de filles qui pleuraient et des gars qui faisaient bien pitié avec leur mine basse."

Rassurez-vous! J'ai fini par apprendre ou par comprendre qu'il s'agissait des trente-six filles et garçons du désormais Big Bazar.

A vrai dire, je ne sais pas pourquoi j'écris cet article aujourd'hui, un mois après le nouveau départ de cette



PHOTOS PAUL GÉLINAS



Différentes scènes de la vie du Big Bazar en tournée: on loge un peu partout et on dort un peu partout. Dans la photo de droite, rangée du centre, on voit Fugain conversant avec le chanteur Pierre Lalonde.



et Moi

troupe de saltimbanques comme ils se plaisent à se qualifier eux-mêmes. Peut-être bien que le soir de cette fameuse conférence de presse ratée — qui, par ailleurs, annonçait le passage de la comédie musicale *Tout Chaud au Quat' Sous* — j'ai été fascinée par le phénomène Big Bazar. Je me suis émerveillée qu'il existe encore quelque part un groupe de gens, d'individus qui aient le pouvoir de mobiliser autant d'esprits, d'énergies et de souvenirs. J'avais devant les yeux ce soir-là des adultes, des femmes et des hommes — pas des adolescents transis d'un amour naïf et puéril — qui attendaient en extase l'arrivée d'une trentaine de personnes qui, à bien y penser, n'ont véritablement rien de très extraordinaire.

Autant vous l'avouer immédiatement: jusqu'à ce jour d'avril le Big Bazar n'a représenté dans mon existence que l'objet de l'admiration sans borne de mon fils de sept ans pour les bottes et la cape de Michel Fugain! (Aïe! Je viens de prendre une sacrée débarque dans l'esprit de beaucoup de mes lecteurs...) Pour être honnête, je ne sais pas ce qui m'a attirée dans toute cette histoire. J'ai voulu vérifier, je pense, si l'engouement de mes consœurs, confrères et relations de travail relevait du mythe sacré et incompréhensible de la vedette ou reposait sur des bases véritables, solides. Je me suis donc moi aussi mise à attendre le Big Bazar.

Tableau II

J'ai raté leur arrivée à Montréal! Je ne m'en suis pas encore consolée. J'aurais aimé voir s'il y avait beaucoup de fans et quelques jeunes filles, de celles qui pleuraient quatorze mois auparavant. Michel Fugain m'a rassurée en m'affirmant que c'était une arrivée qui ne valait pas le déplacement.

"Il y avait des gens de Kébec-Spec, bien sûr — la compagnie qui les a fait venir et produits au Québec —, et quelques vieux copains, quoi! On s'est embrassés, on a récupéré nos bagages — et Dieu sait s'il doit y en avoir — et puis il a fallu caser tout le monde. Bref, on était plutôt crevé parce que sept heures et demie d'avion faut se les farcir! C'est vrai qu'on est ensemble, qu'on peut en profiter pour lire, dormir, parler, se marrer un bon coup, mais quand même!"

Il paraît surtout qu'à l'arrivée du Big, fin mai, c'était la folie douce. D'abord parce que les membres du Big n'étaient pas tous logés à la même enseigne. Si tel avait été le cas, il aurait suffi de les entasser dans un autobus avec armes et bagages et des les larguer — c'est leur langage qui déteint sur mon vocabulaire — dans le premier hôtel venu. Or, les gens de ce

grand bazar arrivaient pour un mois et demi, presque deux; et vivre un mois et demi à l'hôtel cela coûte cher.

"On n'a pas les moyens, explique Fugain. Chaque fille et garçon du Big touche environ cent dollars de cachet par spectacle. Quand on ne joue pas, on ne touche rien. Calcule! La chambre, les repas...l'hôtel engloûtirait presque tout."

Parce qu'évidemment tout le monde le sait maintenant, le Big Bazar est une espèce de coopérative. L'éclairagiste gagne exactement la même chose que le gars qui chante et danse à l'avant de la scène. Même si le cachet qu'ils exigent pour se produire paraît important aux non-initiés, divisez-le en trente-six et vous allez voir que cela ne fait plus du tout pareil.

C'est donc par esprit d'économie que les membres du Big Bazar se sont refusés le Holiday Inn ou le Reine-Elisabeth. Pendant tout leur séjour à Montréal, ils ont logé "chez l'habitant", comme dirait Michel Fugain. Organiser leurs tanières n'a pas dû être une mince tâche.

"Il y en avait six ou huit chez Jean-Guy Moreau, qui avait bien voulu prêter sa maison pendant que lui-même séjournait en Californie; une douzaine dans des appartements loués à Saint-Laurent; quelques-uns étaient chez des amis personnels et Fugain, sa femme Stéphanie et leur fille Marie avaient loué une maison sur la route de Sainte-Marguerite, dans les Laurentides," explique un représentant de Kébec-Spec qui a certainement consacré plusieurs nuits à planifier le gîte de tout ce beau monde.

Ils logeaient donc tous à Montréal, sauf les Fugain car Michel a positivement horreur de la grande ville.

"Ah non! Moi il n'y a rien à faire, j'peux pas. Deux jours à Paris ou à Montréal et je suis mort. Je préfère voyager aller-retour chaque jour pour donner mon spectacle. Au moins, à la campagne tu respire: C'était formidable là-bas, dans les Laurentides: l'après-midi je faisais de la chaise longue sous un arbre dans le jardin pendant que ma fille gambadait autour de moi et que ma bonne femme se lavait les cheveux... Et puis, je n'étais pas loin de mon ami, Yvon Deschamps. C'est un mec formidable, ce gars-là. Vraiment, on a tout de suite sympathisé. On voit les choses un peu de la même façon, surtout ce qui concerne le monde du spectacle."

Tableau III

En fait, la première fois que j'ai rencontré les gens du Big Bazar c'était dans l'île Sainte-Hélène au restaurant le Festin du Roy où se déroulait la conférence de presse — avec buffet — donnée en l'honneur de cette troupe qui allait réaliser en moins de

deux mois l'exploit de remplir vingt-deux fois — ou plus — la grande salle Wilfrid-Pelletier — 3 200 places — de la P.D.A. sans compter les autres spectacles programmés pour la tournée de quinze jours effectuée à travers le Québec.

"Il n'y a qu'Yvon Deschamps qui ait réussi à attirer autant de monde", spécifie non sans un certain contentement très visible Michel Fugain...

Quand je dis que j'ai rencontré les gens du Big le lendemain de leur arrivée, à cette conférence de presse, j'exagère un peu. En fait, j'ai surtout vu — et les autres journalistes aussi — Michel Fugain. Il y avait bien Vava, Gérard Kaplan, une magnifique fille aux allures de sauvagesse et un jeune homme de couleur dont le souvenir me fait toujours rêver... mais les autres étaient restés dans leur plumard. Le décalage horaire, vous savez? Et s'il y avait au Festin du Roy Vava, Gérard Kaplan, cette magnifique fille aux allures de sauvagesse et ce jeune homme de couleur qui me fait toujours rêver, on ne peut pas dire qu'ils aient tellement manifesté leur présence. Ils ont surtout apprécié le festin du roi! Michel Fugain lui était bien là, disponible, souriant, trop aimable avec les journalistes.

Comme il faisait un soleil magnifique et une chaleur à crever, nous sommes tous — sauf Vava, Gérard Kaplan, cette magnifique fille aux allures de sauvagesse et ce jeune homme de couleur qui me fait toujours rêver — zallés nous asseoir dans l'herbe fraîche de l'île. Et nous avons parlé.

Cela m'a beaucoup ennuyée, je dois dire. Je me sentais désolée que pour son premier jour dans notre merveilleux pays Michel Fugain soit obligé de sortir son bla-bla. D'autant que, même s'il y mettait de l'énergie, il n'avait quand même pas l'air convaincant. J'aurais préféré lui faire visiter le futur emplacement olympique. Mais lui se sentait obligé de raconter des tas de trucs sur la troupe qu'il a fondée sur un coup de cafard de vedette solitaire et d'auteur-compositeur à succès il y a quatre ou cinq ans. On a eu droit au service complet: nouvelle orientation du Big — qui ne veut plus se lancer dans la comédie musicale —, politiques internes et non sérieuses de l'organisation, individualité des membres, nouveaux éléments, droits d'auteurs, démocratie, socialisme, et j'en passe.

A un certain moment, j'ai demandé à Fugain pourquoi c'était toujours lui qu'on entendait et pas les autres. Un silence gêné, comme si j'avais énoncé une incongruité, est tombé sur notre petit groupe. "Mais parce que j'ai été choisi comme porte-parole du Big; parce que c'est plus facile qu'il n'y en ait qu'un qui se déplace pour les entre-

vues avec la presse. C'est moi mais ce pourrait être un autre." Plus tard, quand Michel Fugain parlait de son rôle au sein du Big qui, disait-il, n'était véritablement pas plus important que celui joué par les autres, je n'ai pas résisté à la tentation de lui demander comment il se faisait alors que sur le programme du spectacle sa photo soit en très gros, alors que celle des autres membres du Big est minuscule. "Vous êtes la vedette, quand même, non?" Il a pris un air attendri devant mon inconscience et m'a expliqué longuement — et vainement — que la grosseur d'une photo ne voulait rien dire.

On a certainement dû me trouver trouble-fête ce jour-là quand j'ai terminé l'entrevue en demandant à Fugain s'il ne pensait pas que ses chansons et son spectacle faisaient un peu boy-scout, un peu séance paroissiale. Je dois dire, d'ailleurs, que c'est le seul moment où il a mal réagi.

"Merde! Les gens qui me sortent des trucs comme ça me débectent, quoi! Ecoute un peu les chansons de mon dernier spectacle, regarde ce qu'il s'y passe. C'est peut-être le seul spectacle où le Bon Dieu est sur scène et dans lequel il se fait parler. Il en entend des vertes et des pas mûres! Et puis t'as déjà vu beaucoup de spectacles toi où les acteurs sur scène ont le visage recouvert d'une cagoule pointue et tuent un type à coups de bâtons? Tu trouves que ça fait boy-scout ça? Eh ben mon vieux... Et puis, tu vois, nous du Big on s'est jamais fixé de grandes missions. On est des saltimbanques, on est là pour divertir, pour dérider, pour amuser, pour faire passer un bon moment. Je n'ai pas envie de laisser un souvenir impérissable dans les mémoires et, d'ailleurs, je le dis dans une chanson. Nous, on croit en cette forme de spectacle. Pour moi, un type qui ose se présenter sur une scène, tout seul derrière un micro, il faut qu'il soit vachement inconscient et vaniteux ou qu'il ait un talent fou. Moi, je n'en avais pas assez pour chanter tout seul derrière un micro et, pourtant, je faisais quand même une gentille carrière. Ça ne m'intéressait pas et les gens du Big c'est la même chose. La plupart n'ont pas envie de faire l'égo-trip de la vedette."

Est-ce que Michel Fugain est sincère? Au cours de cette première conversation, je me le suis souvent demandé. Il vante les vertus d'égalité financière de sa troupe et, pourtant, il récolte dix fois plus d'argent que tout le monde avec les simples droits d'auteur de ses chansons. Il se dit contre le vedettariat et, malgré tout, c'est sa photo qui saute aux yeux sur le programme de son spectacle. A Place des Arts, la publicité n'annonçait pas le Big Bazar mais Michel Fugain et le Big Bazar...

Suite page 8

Le Big Bazar et Moi

J'ai rencontré plusieurs fois Michel Fugain au cours de son séjour au Québec et chaque fois je l'ai trouvé un peu moins faux. Il est vrai qu'il n'était plus en conférence de presse. J'ai aussi parlé à quelques membres du Big, dont Vava, Kiki, Stéphanie, Gérard, Jérôme et d'autres dont je n'ai pas retenu les noms. Ils partagent tous le même point de vue, la même conviction sur ce qu'ils font.

"Si je voulais faire carrière toute seule, m'a expliqué Vava, je pourrais. J'ai eu des propositions. Cela ne m'intéresse pas du tout. J'aime ce que je fais. C'est un métier difficile parfois. Ainsi cela fait longtemps qu'aucun d'entre nous n'a pris de vacances. Cet hiver, nous avons joué pendant six mois sous le chapiteau d'un cirque. C'était une grande expérience, mais crevante. Nous venons de faire l'Olympia, à Paris, pendant deux mois, nous en avons pour deux mois au Québec. Quelques jours de repos et nous partons en tournée au Japon. C'est une drôle de vie. Moi, mon ami est un membre du Big, mais les célibataires doivent trouver cela difficile, quelquefois. Remarque que nous faisons très attention pour protéger notre vie privée, l'individualité de chacun. Nous formons un groupe de travail, après nous redevons des individus. En tournée, nous vivons un peu plus ensemble mais nous essayons tout de même de conserver une certaine indépendance. Sinon, la vie serait impossible."

Tableau IV

La scène se passe dans le hall d'entrée de Télé-Métropole. Le photographe Paul Célinas et moi attendons les membres du Big qui viennent enregistrer Showbizz. Ils arrivent par petits groupes. Ils ont l'air crevé, les yeux cernés, le teint pâle. J'ai du mal à reconnaître Vava qui reste dans ma mémoire une jolie fille blonde et pétillante. Fugain est pareil à lui-même, bien qu'il soit lessivé lui aussi. En attendant le reste des effectifs, nous montons à la cafétéria du Canal 10 où les filles se contentent d'un yogourt nature sans sucre et d'un café. Le photographe fait quelques clichés. Ces demoiselles protestent: elles ne sont pas maquillées et très désavantagées par la fatigue.

"Nous n'avons pas eu un soir de relâche depuis que nous sommes arrivés", explique Kiki.

Nouvelle conversation avec Fugain qui me parle de sa femme et de sa fille, de son moulin dans les environs de Paris, de ses copains. Pierre Lalonde arrive, serre des mains d'un air gêné. Fugain demande l'heure d'entrée en studio. Tout le monde se met à hurler en apprenant que l'enregistrement ne se fera pas avant deux heures.

"Qu'est-ce que c'est que cette histoire de plouks?" proteste Vava, furieuse qu'on lui ait ravi deux heures de sommeil.

Une heure plus tard, tout le monde ou presque est dans la salle de maquillage. Les filles se transforment à vue d'oeil, les garçons font des farces, pincement des fesses, mettent les maquilleuses en boîte. Stéphanie Fugain arrive, magnifique. On dirait qu'elle rentre de vacances alors qu'elle vient d'écumer tous les magasins du centre ville. Elle déballe ses achats, ravie, pendant que son Michel de mari lève les bras au ciel, pour la forme, en

soudain, fraîche comme une rose, sa grande natte dans le dos. Korrine Reggiani arrive. "Je ne me suis pas réveillée, s'excuse-t-elle avec une voix d'ingénue." Les autres se bidonnent. On lui explique qu'ils attendent depuis deux heures et demie. "Eh bien alors, je ne suis pas en retard", s'étonne Korrine.

Enfin, tout le monde se case dans le studio pendant qu'une troupe de ballet-jazz termine son numéro. Fu-

gisseur interrompt la chanson, inquiet. "C'est comme ça que vous chantez?" "Ben oui, répond Fugain avec un air de circonstance!" Conversation entre le réalisateur et le régisseur: on recommence la répétition et Fugain poursuit ses singeries. Le régisseur demande une troisième répétition. "Écoute, mec, annonce Fugain menaçant, tu sais combien de fois on a chanté cette chanson-là? Non? Bon, alors enregistre parce que je n'ai pas tellement de patience."

Au bout de trois quarts d'heure, le film est dans la petite boîte noire. L'équipe du studio respire, les accompagnateurs du Big aussi. Pierre Lalonde s'approche — toujours avec son air de petit garçon gêné — de l'attachée de presse. "J'aimerais ça faire une entrevue avec Michel, mais il a l'air pas mal fatigué..." demande Pierre Lalonde sans vraiment demander. "Michel — hurle Thérèse à Fugain qui se trouve à l'autre bout du studio, tu veux bien faire une entrevue pour la télé?" Et Michel Fugain de répondre: "Mais comment donc, allons-y... une entrevue, deux entrevues, trois, si vous voulez." On a l'impression soudain que si Pierre Lalonde pouvait entrer dans le plancher il le ferait sans hésiter.

"Ce que vous faites, dit Pierre Lalonde, au cours de la fameuse entrevue, cela me fait penser à de l'opéra..."

Coupez! hurle le réalisateur dans les oreilles du régisseur... Michel Fugain prend un air navré, pendant que tous ceux qui assistent à l'entrevue derrière les caméras se tordent de rire.

"Vous êtes sûr qu'il s'agit d'opéra?" demande Fugain à un Lalonde qui n'y comprend rien.

Dernier tableau

J'ai revu les gens du Big un matin alors qu'ils partaient faire leur tournée à travers le Québec dans un grand autobus nolisé pour l'occasion. Ils n'avaient pas tellement l'air plus en forme qu'au Canal 10 mais ils souriaient et s'envoyaient des blagues comme on s'envoie une balle.

Je les ai revus le 15 juillet, place des Nations, à leur dernier spectacle. Et j'ai été contente ce soir-là en pensant que le lendemain, pour quelques jours, ils allaient, chacun de leur côté, vivre la vie ordinaire de tout le monde. Je savais que Fugain et sa petite famille repartaient directement pour la France, se reposer. (Il paraît que Marie, la petite fille, ne s'est jamais si bien portée que pendant son séjour au Québec.) Je savais aussi que quelques membres du Big allaient traverser de l'autre côté des "lignes" pour dire un petit bonjour à nos voisins. Je ne sais pas si beaucoup de filles et de garçons ont été attristés par leur départ. De toute façon, ce n'est pas très grave: dans un an, dix-huit mois au plus tard, ils seront de retour pour une autre épopée au Québec •

C'est aussi le papier qui fait l'épreuve...



Une bonne photo se juge à votre talent bien sûr, mais aussi à la qualité de la finition. Et l'on obtient toujours de meilleurs résultats sur un bon papier.

Lorsque votre finisseur utilise le papier Kodak, vous pouvez être assuré qu'il prend bien soin des photos que vous lui confiez, et qu'il est consciencieux puisqu'il n'utilise que des matériaux de qualité. Un professionnel sait qu'il peut compter sur l'excellence des produits Kodak.

La prochaine fois que vous ferez développer vos photos, exigez le papier Kodak, car c'est aussi le papier qui fait l'épreuve.

Sur papier Kodak, c'est réellement beau.



disant: "Ah! les femmes!" Stéphanie montre à la compagnie un blouson qu'elle vient de s'acheter. Fugain le lui chipe des mains, il l'essaye. Comme le blouson lui va comme un gant, il l'adopte. "Ah! les hommes!" de dire avec un clin d'oeil Stéphanie qui sort de son sac trois brosses rondes qu'elle enroule autour de ses cheveux. Un coup de séchoir, un peu de poudre sur le nez — non, non, pas de fond de teint! — et la voilà prête, pimpante, merveilleuse.

L'enregistrement est encore retardé. Tout le monde se met à hurler. Puis

gain et sa gang imitent les danseurs derrière les caméras. La prise doit être recommencée. Puis c'est autour du Big de prendre place sous les projecteurs. Gérard Kaplan pousse un hurlement. "Vava, ne me dis pas que tu as encore oublié de mettre une petite culotte; à la télé, quand même!" Le régisseur lève la tête d'un air sidéré, les caméramen roulent des yeux intéressés, tous les gens du Big éclatent de rire.

Pendant la répétition, Michel Fugain fait le pitre. Il imite sa propre voix en prenant des allures de gorille. Le

La cigarette vous donne-t-elle des remords?



C'est tout probable.
Et au mieux, cela doit
vous arriver au moins
une fois par année.

Mais la conclusion
à laquelle vous arrivez
n'est pas facile à mettre
en pratique.

En ce cas, consolez-
vous: vous n'êtes pas le
seul dans cette situation.
Et c'est pour des milliers
de gens comme vous qu'on

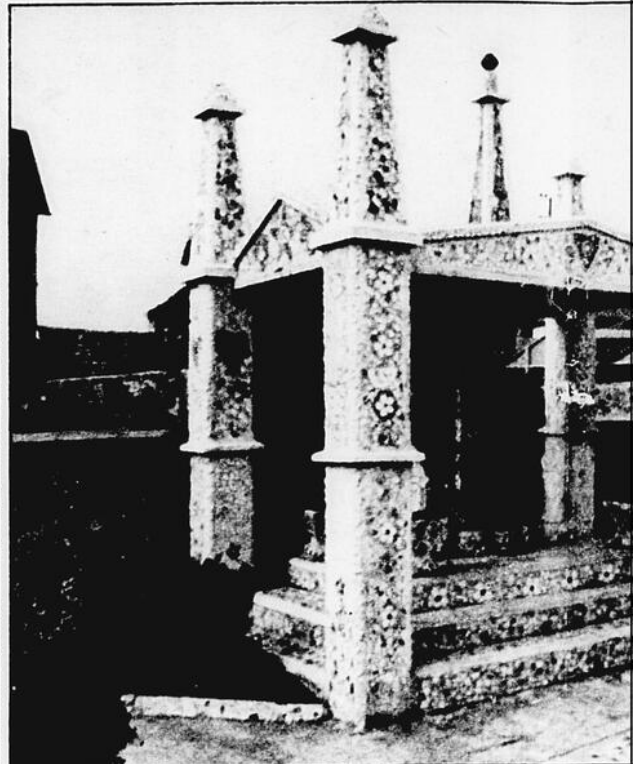
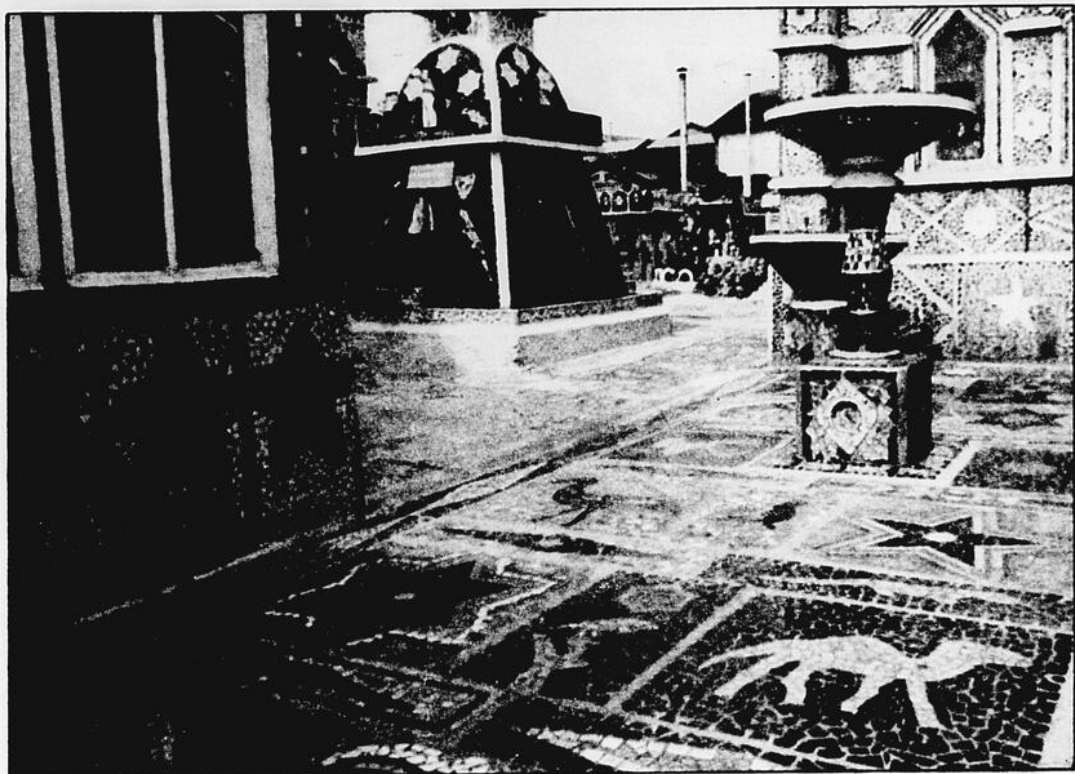
a conçu la cigarette Vantage. La Vantage, c'est la cigarette pour les fumeurs
qui prennent beaucoup de plaisir à fumer et un peu de temps pour y penser.

La Vantage vous offre toute la riche saveur des tabacs de Virginie. Et
entre nous, c'est pour ça qu'on fume: la saveur. Mais ce qui rend la Vantage
encore plus intéressante, c'est son filtre unique. Il laisse passer tout le goût
que vous attendez d'une cigarette et ne filtre efficacement que ce qui doit
être filtré.

La Vantage se fume bien: même si son filtre est très efficace, vous n'avez
pas à faire d'effort à chaque bouffée. Vous n'avez qu'à savourer.

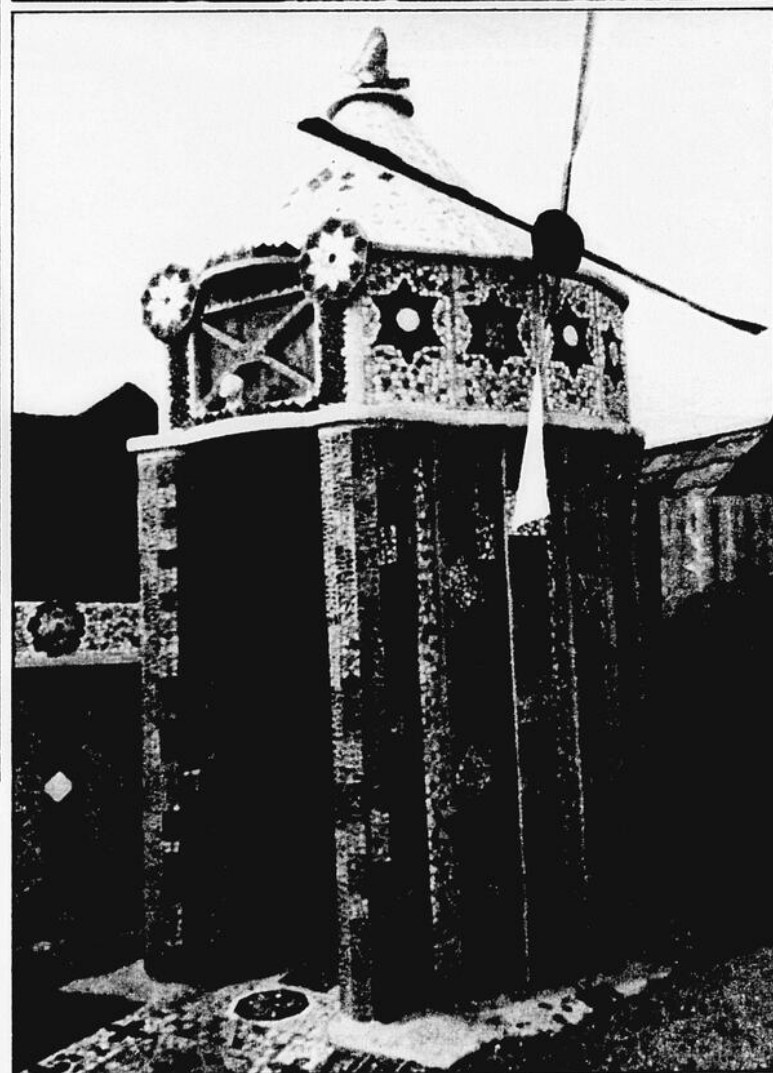
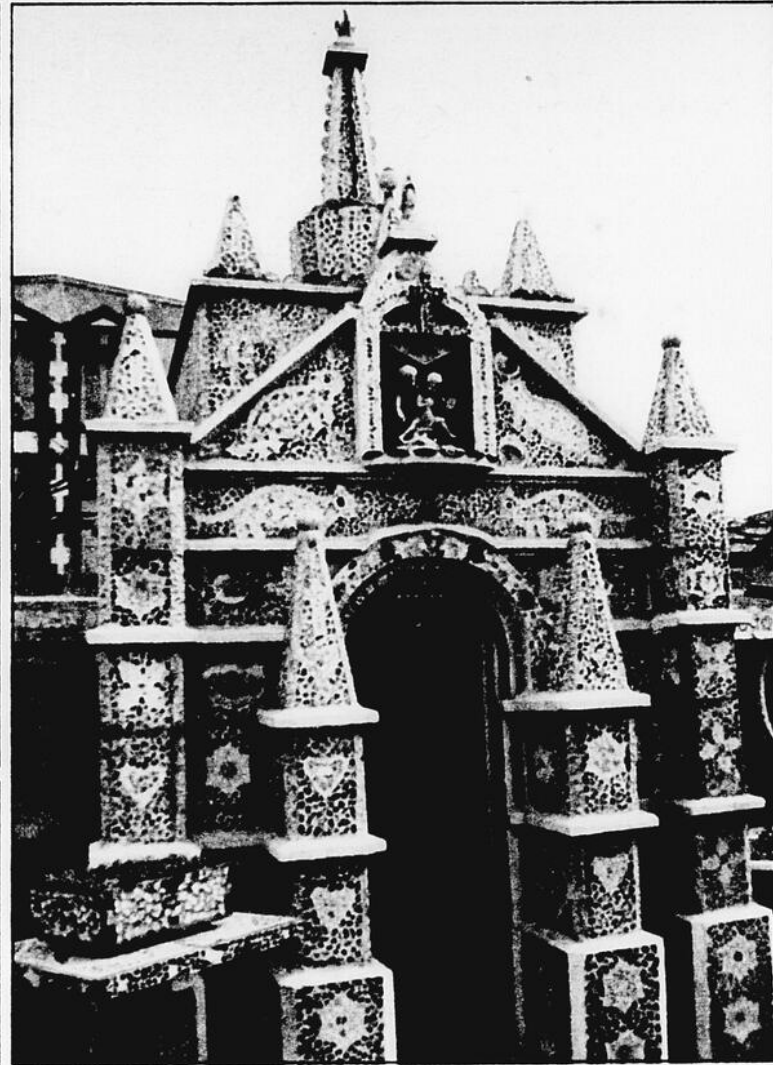
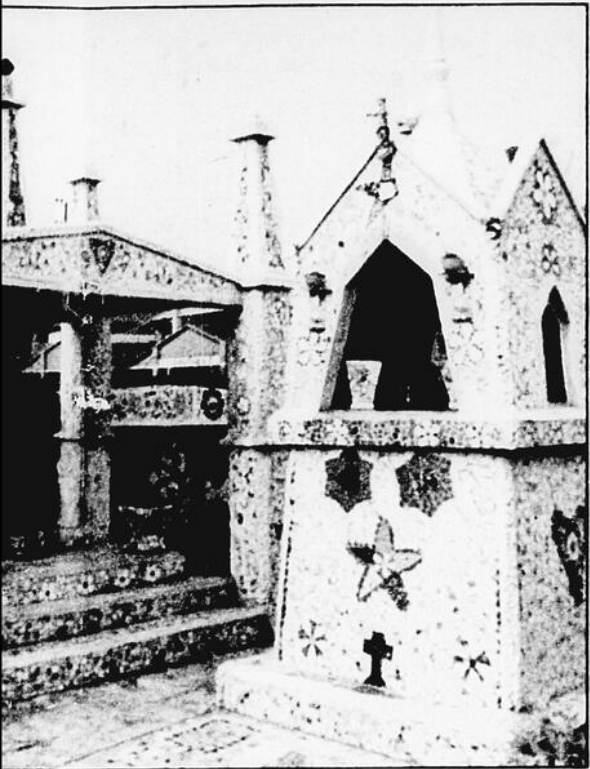
Une saveur riche, un filtre sans pareil et le plaisir de fumer qui reste
intact: que demander de plus à une cigarette. Surtout quand on se pose des
questions.

Vantage c'est peut-être la solution.
Essayez-en un paquet. Vous verrez bien.



Le merveilleux délire de Da Costa





PAR EVA DARLAN

Nous étions partis à bicyclette à la découverte des plages normandes lorsqu'un heureux coup de pédale nous égara à Vers-sur-Mer, entre Houlgate et Cabourg. Une grille en fer, tristement peinte, y cache un des plus inattendus trésors de la côte normande.

C'est à 20 ans que le Portugais Da Costa arrive en France pour rejoindre sa soeur déjà installée en Normandie et chercher du travail. Du travail, il en trouve. Dans une usine. Le pays lui plaît, il décide d'y demeurer. Il épouse une enfant du pays et la vie s'écoule, tranquille et sans histoires. Jusqu'au jour où, âgé de 50 ans, Da Costa se voit frappé d'une grave maladie pulmonaire qui l'oblige à prendre une retraite anticipée. C'est désormais dans une angoisse quotidienne que passent les jours. La retraite est maigre et, si le seul homme de la maison disparaît, que deviendra Mme Da Costa? Mais, têtu et courageux, l'homme décide de vivre.

1958: lancement d'une des premières fusées russes. A bord, une petite chienne. Souvenez-vous: Laïka, ombre grise au tableau de la réussite, Laïka, première cosmonaute, meurt. Et ça, M. Da Costa se refuse à l'admettre, touché dans son amour des bêtes et de la vie. Il décide de lui faire, lui, ce que personne ne lui accorda: un monument. Il se lève, sous l'oeil courroucé de sa femme, allume une cigarette — interdite par le docteur —, retrouse ses manches et commence à travailler le ciment. C'est sa première oeuvre, sa première création, la reconnaissance de sa présence sur terre à lui, le moribond, défiant le temps.

Et le beau, l'original, le génial, c'est le matériau. Il ramasse tous les verres cassés, tessons de bouteilles, assiettes de porcelaine déchiquetées et en pare le ciment nu et froid pour en faire un rêve de couleur. L'enthousiasme le transporte. Sans être complètement rétabli, il se sent pourtant mieux. Il décide alors de continuer: il mettra son énergie non plus dans des oeuvres profanes, mais bien dans des actions de grâce à celle qu'il a si longtemps priée: Notre-Dame de Fatima.

Cela deviendra une passion, de celles que l'on a toujours portées en soi et qui sont d'autant plus intenses qu'on les découvre tard. Les chapelles, statues de saints, reproductions de lieux sacrés se mettent à fleurir son jardin et à briller de tout l'éclat des porcelaines et de sa foi. Et, parallèlement, l'enivrement de la création s'empare de lui. Ni les prières de sa femme, ni les remontrances du docteur ne parviennent à le troubler. Il s'est trouvé, il a trouvé son chemin, sa vie et il entend aller jusqu'à la limite de ses forces.

Sainte Rita, Sainte Thérèse, Notre-Dame de Fatima, Notre-Dame de Lourdes, l'interprétation du Sacré-Coeur de Paris se mêlent à de rares oeuvres profanes: Laïka, un moulin et une chaise.

Tout est mosaïque, faïences dans un camaïeu de bleu et de vert. Les murs n'ont pas été oubliés: poissons, chevreuils, animaux légendaires, mythes réinventés font partie d'un même élan pour s'intégrer à l'unité du monde. Nature et religion, tels sont les thèmes, les aspirations de Da Costa.

Si par hasard, en Normandie, vous prenez une bicyclette et allez vous perdre entre Houlgate et Cabourg, à Vers-sur-Mer, vous trouverez cette triste grille. Alors entrez et rêvez. ●

PHOTOS ARMANDO LOMBARDI

N^o. 1 (1) (1778.)
GAZETTE
DU COMMERCE
ET LITTÉRAIRE,
Pour la Ville & District de MONTREAL.
MERCREDI, 3 Juin 1778.

AUX CITOYENS.

MESSEURS,

Je me félicite de vous avoir proposé l'établissement d'un Papier Périodique, non pas tant par rapport à moi-même, que par les avantages que vous en retirerez. Je vois que plusieurs d'entre vous, Messieurs, m'encouragent par leurs Soustractions, & que malgré la diète présente de ce qui peut intéresser le Commerce ou d'autres objets qui flatteroit votre curiosité, vous recevez avec empressement les offres sincères que je vous ai faites, de travailler surant qu'il seroit à mon pouvoir pour la satisfaction de vous & d'un chacun en particulier.

Je m'étois proposé de remplir la Feuille des Avertissements publics & des affaires qui pourroient intéresser le Commerce. L'un & l'autre manquent pour le présent. Peu d'Avertissement, vu que le Papier n'est pas encore connu; vous savez, Messieurs, aussi bien que moi, la situation présente quant au Commerce, en conséquence je crois n'avoir aucun reproche à recevoir pour ces deux articles.

Quant aux morceaux variés de Littérature, j'espère me mettre à l'abri par le soin que je prendrai pour vous procurer ceux que je croirai les plus amusants & les plus instructifs. Je n'ignore point la difficulté de plaire à tous à la fois; mais qu'arrivera-t-il? La Feuille qui contiendra une plus grande quantité de matières sérieuses ne plaira pas à

Tom. I.

quelques personnes, mais bien à d'autres. La Semaine suivante, celui qui n'eût pas daigné jeter un coup d'œil sur le Papier précédent, s'avisera avec avidité le suivant, parce qu'il flattera son caractère, ou fera plus à la portée de ses connoissances, les sujets lui seront plus familiers, les objets peints de manière qu'il n'ait pas besoin de microscope pour les apercevoir: chacun tour à tour y trouvera son amusement ou son instruction. Le pere de famille trouvera des ressources pour procurer de l'éducation à ses enfans. Les enfans y liront des preceptes dont la pratique sera avantageuse. Les différentes matières qui seront traitées plairont aux uns, déplairont aux autres, mais chacun aura son tour.

Il est peu de Province qui aient besoin d'encouragement avant que celle que nous habitons; on peut dire en général, que les ports ne soient ouverts qu'au commerce des chutes qui tendent à la satisfaction des sens. Vit-on jamais, & exute-t-il encore une Bibliothèque ou même le débris d'une Bibliothèque qui puisse être regardée comme un monument, non d'une Science profonde, mais de l'envie & du désir de savoir. Vous conviendrez Messieurs, que jusqu'à présent la plus grande partie se sont renfermés dans une sphère bien étroite; ce n'est pas faute de disposition ou de bonne volonté d'acquiescer des connoissances, mais faute d'acquiescer. Sous le regne précédent vous n'étiez en outre occupés que des troubles qui agitoient votre Province, vous ne receviez des nouvelles que ce qui pouvoit satisfaire vos passions.

La vie aventureuse, endettée et libertaire de Fleury Mesplet, fondateur de la Gazette

PAR JEAN-PIERRE NICAISE

En même temps que les Américains fêtaient leur bicentenaire avec un gâteau d'anniversaire de 69 000 livres promené sur un navire de guerre, pour la modique somme d'un dollar j'ai visité le château de Ramezay à la recherche du laissé-pour-compte montréalais de la révolution américaine: Fleury Mesplet, le premier imprimeur à Montréal et fondateur — controversé — du journal *The Gazette*. Fleury Mesplet est arrivé dans la métropole du Canada il y a exactement deux cents ans. Sa vie romanesque au milieu d'événements exceptionnels mérite d'être racontée.

Né à Marseille le 10 janvier 1734 — et non près de Lyon en 1735 comme on le croyait encore récemment —, Fleury Mesplet, fils d'un imprimeur de Guyenne, s'installa à Lyon pour exercer son métier. Protestant, admirateur de Voltaire, républicain, il semble avoir eu quelques difficultés sous la monarchie de Louis XVI, notamment pour se procurer du papier, ce qui nous laisse supposer que ce furent là ses raisons pour s'expatrier à quarante ans à Londres où nous le trouvons établi près de Covent Garden en 1773. Huit ans auparavant, il avait épousé Marie Mirabeau, dont la constance et le dévouement ne lui firent jamais défaut.

C'est donc à Londres que fut publié le premier livre que nous connaissons de Mesplet, *la Louisiane ensanglantée*, ce qui nous porte à croire que le jeune imprimeur était déjà hanté par la vision du Nouveau Monde. C'est à Londres également qu'il rencontra celui qui devait exercer une si grande influence sur sa destinée: Benjamin Franklin.

Franklin voyageait en Angleterre à cette époque et la présence à Londres d'un éditeur français, publiant un livre sur la Louisiane, ne pouvait le laisser indifférent. Il ne fait aucun doute que Mesplet fut séduit par les idées libertaires dont l'habile

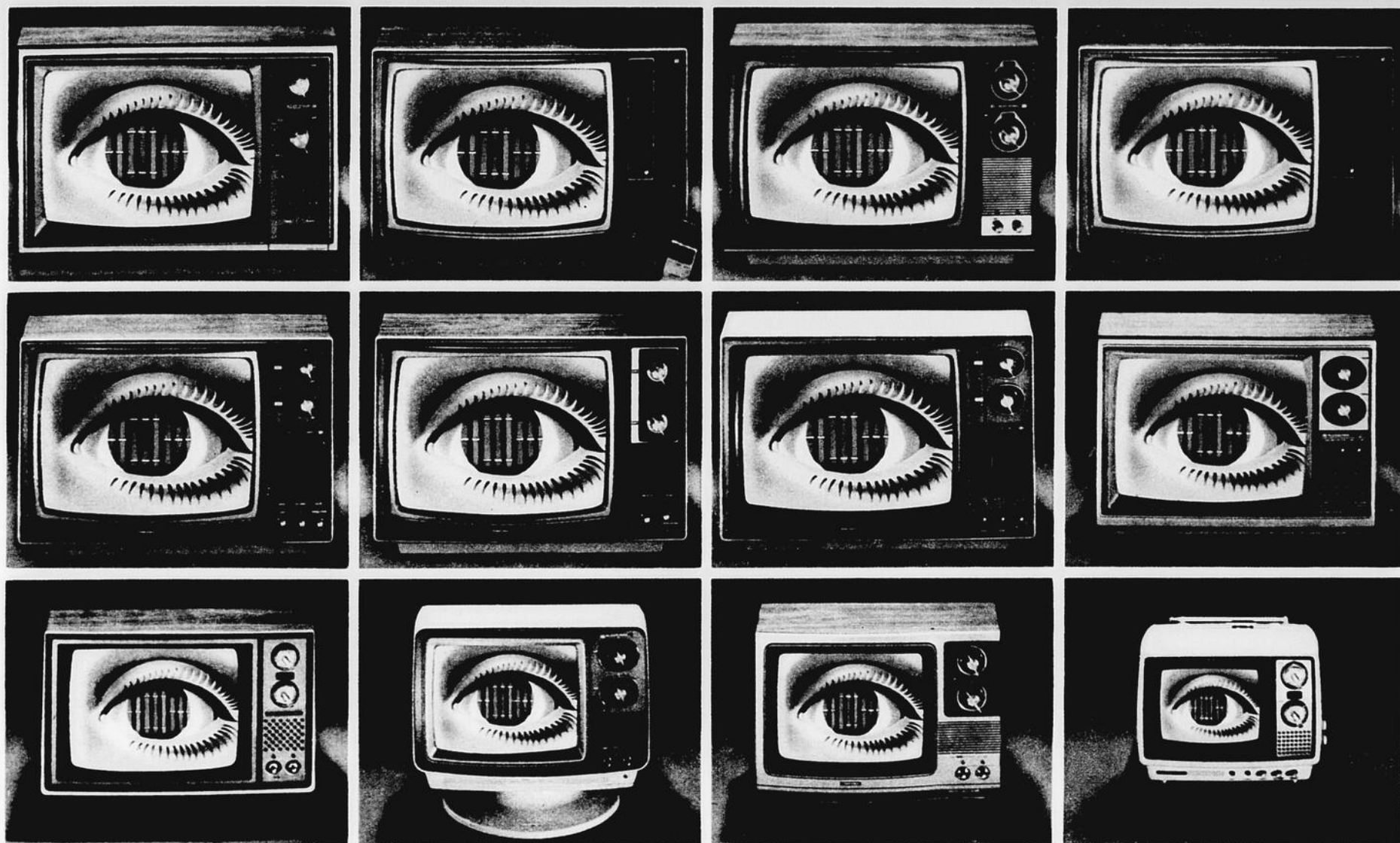
diplomate était l'interprète, puisque, muni d'une lettre de présentation au Congrès de Philadelphie, il venait bientôt s'établir en plein centre révolutionnaire et, comme il était le seul imprimeur français de cette ville, le Congrès lui confia l'impression d'une brochure de 16 pages adressée *Aux habitants de la province de Québec* dans le but d'engager les Canadiens à se joindre aux treize Etats révoltés contre l'Angleterre. Nous sommes en 1774, année où l'Acte de Québec, en rétablissant l'exercice du droit civil français et la liberté du culte, rendait caducs les meilleurs arguments de Franklin.

Qu'importe! Si cet appel du Congrès ne produisit pas les résultats attendus, il eut pour effet de révéler à son imprimeur un champ d'action qui lui parut séduisant et, dès le commencement de 1775, Mesplet partait pour Québec en voyage de reconnaissance, laissant sa femme se débattre à Philadelphie avec ses nombreux créanciers, qui devaient le poursuivre toute sa vie. Nous pouvons croire que Mesplet décida dès cette date de s'installer à Montréal, puisqu'il retournait à Philadelphie à l'été 1775 avec un contrat des MM. de Saint-Sulpice pour l'impression d'un petit livre intitulé *Règlement de la confrérie de l'adoration perpétuelle du S. Sacrement et de la bonne mort*.

Le Congrès de Philadelphie poussait alors activement ses opérations militaires au Canada, afin de profiter des sympathies qu'il s'y était ménagées pour amener ce pays, de gré ou de force, à faire cause commune avec lui dans sa révolte contre l'Angleterre. Une armée d'invasion s'empara de Montréal; Montgomery marcha sur Québec où il fut tué dans la nuit du 31 décembre 1775, et trois commissaires — Franklin, Chase et Carroll — furent chargés de prêcher le nouvel ordre révolutionnaire aux Canadiens dès le printemps suivant.

Toutes les conditions étaient requises pour que Mesplet réalise son projet

Suite page 14



Choix de couleurs. Ivoire, or et rouge.

**SEULEMENT 14 TÉLÉCOULEURS COMBINENT
LA LAMPE-ÉCRAN LA PLUS PERFECTIONNÉE QUI
SOIT ET LA GARANTIE LA PLUS COMPLÈTE.
CE SONT TOUS DES TOSHIBA BLACKSTRIPE.**

Derrière la lampe-écran de nos télécouleurs se cache un nouveau concept. Nous l'appelons BLACKSTRIPE®. Les images qu'il vous apporte sont tellement claires, tellement nettes, tellement précises, que depuis son apparition sur le marché tous nos concurrents essaient de l'imiter.

Ils n'y sont pas encore parvenus. C'est du moins ce que nous croyons - et ce que vous découvrirez sans doute si vous faites vous aussi la comparaison.

Mais une image parfaite, ce n'est pas

encore assez. Il faut aussi pouvoir s'y fier. Une image toujours parfaite, voilà une autre caractéristique du télécouleur BLACKSTRIPE®.

En fait, nous avons une telle confiance dans nos télécouleurs qu'ils portent la garantie la plus complète sur le marché.

Une garantie de 30 mois, pas moins. Couvrant tout: toutes les pièces, et le service. A

**BLACKSTRIPE®
TÉLÉCOULEURS TOSHIBA**

...En contact avec l'avenir.

domicile. Et, contrairement à un certain nombre de nos concurrents, notre garantie est gratuite.

Nous ne pensons pas que vous puissiez trouver mieux ailleurs. Même en y mettant le prix.

Mais ne nous croyez pas sur parole. Faites-en l'essai vous-même. Le télécouleur Toshiba est en montre dans tous les bons magasins.

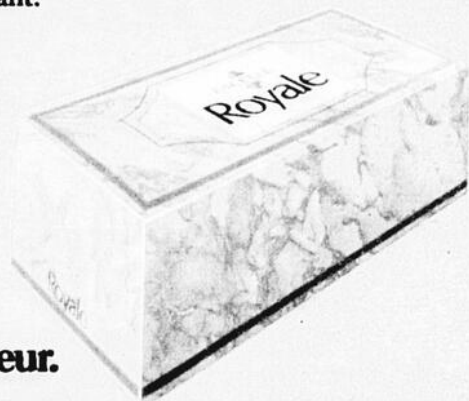
Allez-y. Déterminez la meilleure image. Identifiez la meilleure garantie. Il vous restera à choisir entre 14 modèles.

Tous des Toshiba BLACKSTRIPE®.



**“Si vous étiez obligée
de travailler sous ces lumières,
vous utiliseriez les mouchoirs
Royale vous aussi...”**

“Il faut que je prenne bien soin de ma peau. Après avoir passé six heures sous les lampes chaudes avec beaucoup de maquillage, je n'utiliserais pas n'importe quel mouchoir pour ma peau. Mais le mouchoir Royale c'est autre chose; il est doux comme de la ouate et il absorbe bien la crème sans devenir gluant.



**Notre force
c'est la douceur.**



Grâce à leurs trois épaisseurs, les mouchoirs Royale de Facelle sont merveilleusement doux et délicats. De plus, ils sont très résistants et très absorbants.

“FACELLE” “Royale” marques déposées de Facelle Limitée, une filiale de la Compagnie Internationale de Papier du Canada.

Fleury Mesplet, fondateur de la Gazette

d'établissement à Montréal. Il put facilement convaincre le Congrès qu'un imprimeur serait fort utile pour répandre les appels de sympathie, mais il n'obtint qu'un maigre subside de \$200 pour transporter son imprimerie au Canada. Un de ses amis, M. Berger, avança \$4 000 dans l'entreprise pour faire patienter ses créanciers, acheter du matériel et préparer le départ.

Le 18 mars 1776, Mesplet partait de Philadelphie avec sa femme, son prote Alexandre Pochard et deux ouvriers, sans oublier son matériel ainsi que l'édition destinée aux MM. de Saint-Sulpice. La petite caravane passa par Albany, suivit les lacs George et Champlain et descendit le Richelieu dans des barques. Une fausse manoeuvre dans les rapides de Chambly endommagea sérieusement sa cargaison. Il semble que toute l'édition du *Règlement* fut ainsi détruite, à l'exception de trois ou quatre volumes. C'est pourquoi le premier livre imprimé à Montréal pour remplir le contrat de l'original ainsi perdu porte la mention de “nouvelle édition”.

Le 6 mai, Fleury Mesplet et son équipage atteignaient Montréal. Hélas, la situation avait bien changé! Voyant que les Canadiens faisaient la sourde oreille à ses avances de collaboration, Franklin retourna à Philadelphie dès le 11 mai. Ses collègues partirent à leur tour le 22 du même mois et Mesplet, qui comptait s'installer dans la cave du château de Ramezay où les commissaires américains avaient établi leur quartier général, se vit obligé de se retirer à l'hôtel avec tout son personnel et d'y rester pendant onze jours avant de pouvoir louer une maison rue Capitale, entre les rues Saint-Sulpice et Saint-François-Xavier. A cet emplacement se dresse aujourd'hui la Banque d'Epargne sur laquelle une plaque commémorative a été apposée, rue Notre-Dame.

Le 10 juin 1776, l'armée américaine commandée par le général Arnold évacue Montréal. Désormais Fleury Mesplet est seul, bien décidé, coûte que coûte, à monter son imprimerie. Le 18 juin, il est arrêté avec tout son personnel et gardé en prison. Le 14 juillet, il recouvre sa liberté, les autorités étant sans doute bien aise de disposer d'un imprimeur de métier et d'une presse, choses rares à l'époque. Il n'y en a que deux autres au Canada: la première à Halifax, installée en janvier 1752 par John Bushelle et qui imprime le *Halifax Gazette*; la seconde à Québec où le 21 juin 1764 Brown et Gilmore ont lancé la *Gazette de Québec* publiée dans les deux langues officielles et qui aura une vie glorieuse de 110 ans.

A peine libéré, Fleury Mesplet, que vient d'abandonner son prote Alexandre Pochard, se met courageusement au travail. En septembre 1776, Montréal voit donc la naissance de son premier livre sorti de la presse de Mesplet, le *Règlement* de la confrérie. Il contient 40 pages d'un format 4½" x 3¼" et la reliure en est plutôt rudimentaire. La même année, il publie une tragédie pour le Séminaire de Montréal sous le titre de *Jonathas et David* et il est même en mesure d'offrir au public un volume de 610 pages intitulé *Cantiques de Marseille* qui porte l'indication d'impression à Québec, on ne sait encore pourquoi.

En 1777, Fleury Mesplet commence la publication de sa série d'*Almanachs* et projette de lancer sa *Gazette*. Il écrit à Son Excellence Guy Carleton, chevalier du très honorable ordre du Bain et gouverneur en chef de la Province de Québec, pour obtenir l'autorisation de publier “un papier public...restreint aux différents avis que les négociants et autres voudront y insérer, aux affaires du commerce et à la littérature, j'aurai soin d'écarter tout ce qui pourrait porter le moindre ombrage au gouvernement et à la religion. Il n'y sera même fait aucune mention des affaires présentes” (sic).

La réalisation de ce désir devait cependant être le point de départ de ses plus grandes infortunes. Pour son malheur il s'associa un journaliste de talent, mais hélas pour lui querelleur, ivrogne et révolutionnaire, en la personne de Valentin Jautard qui ne manqua jamais de donner un coup de griffe au gouvernement ou au clergé sous le pseudonyme de “spectateur tranquille”.

Le premier numéro de l'ancêtre de *The Gazette* parut le 3 juin 1778 sous l'en-tête de “*Gazette du Commerce et littéraire, pour la Ville et District de Montréal*, sur quatre pages de format 10" x 7½”. Un mois après la parution de ce premier numéro, sir Guy Carleton, offensé des articles qu'il estimait tendancieux, enjoignait à Mesplet et à Jautard d'avoir à boucler leurs malles et à quitter le pays. Heureusement pour eux, Haldimand vint remplacer Carleton au gouvernement du pays à la fin de ce même mois de juillet et, cédant aux promesses d'amendement des coupables, il suspendit l'ordre de bannissement, se contentant de leur donner un censeur. Ce censeur étant retourné en Angleterre peu de temps après, il ne fut pas remplacé et les deux compères s'en donnèrent à coeur joie, relançant ainsi leur *Gazette* interrompue.

A la suite d'un article persifleur de Jautard intitulé *Tant pis, tant mieux*, le 2 juin

1779, Haldimand ordonnait la fermeture de l'imprimerie et faisait enfermer Jautard et Mesplet à la prison de Québec. Ils devaient y rester plus de trois ans, multipliant les pétitions, pour finir par s'en échapper avec la connivence manifeste des autorités qui avaient trouvé là le moyen d'éviter un procès.

De retour à Montréal, Mesplet se remit au travail avec courage, ressortant bientôt la Gazette qui lui tenait tant à coeur, source de tous ses ennuis. Sa publication devait d'ailleurs être de nouveau interrompue pour être reprise le 9 juillet 1795 par Louis Roy sous le titre de *Gazette de Montréal*. Quelques jours plus tard, Edward Edwards déclarait son intention de faire revivre la Gazette de Montréal de Fleury Mesplet, ayant acheté son équipement. Il y eut donc en 1796 deux Gazettes! et un procès qu'Edwards gagna. C'est en sa personne qu'il convient d'ailleurs de voir le véritable fondateur de The Gazette qui paraît ainsi sans interruption depuis 180 ans.

Mais revenons à Fleury Mesplet. En consultant le procès-verbal de la saisie pratiquée sur ses biens quelques années plus tard, ainsi que l'inventaire dressé après sa mort, on a retrouvé les titres de 77 publications différentes dont le premier livre édité en langue iroquoise et également le premier livre en latin. L'imprimeur eut donc une vie professionnelle chargée, d'autant plus que pendant toutes ses tribulations sa situation financière ne s'était guère améliorée, tant s'en faut! Mesplet n'avait jamais pu rembourser un sou à son bailleur de fonds, Berger, de Philadelphie. Bien plus, il devait à Joseph-Marie Désautels, tailleur de Montréal, une avance de huit mille livres que celui-ci lui avait faite au temps du lancement de son premier journal, et diverses sommes à d'autres créanciers formant un total d'environ 25 000 livres. Bien qu'il présentât de nombreuses requêtes au Congrès de Philadelphie pour se faire au moins rembourser des pertes que sa mission au Canada et son emprisonnement lui avaient causées, il ne lui fut accordé que \$426.50 sur une réclamation totale de \$9 450. Pis, il ne put même pas échanger les billets émis par les Américains!

Berger eut la générosité de réduire sa créance de \$4 800. à \$1 200, qui ne lui furent cependant jamais payés. Fatigué d'attendre, Désautels fit saisir les biens de son débiteur en 1785 et leur vente rapporta environ \$660 dont \$290 représentaient le prix d'adjudication de la presse et du matériel d'imprimerie acquis par Edward-William Gray qui comptait faire une bonne affaire. Il dut toutefois louer le tout à Mesplet, au risque de ne jamais être payé, Fleury Mesplet étant encore à l'époque le seul imprimeur de la ville.

Une épreuve encore plus grande que les embarras d'argent lui était cependant réservée: le 1er septembre 1789, Marie Mirabeau, sa compagne, mourait à l'âge de 43 ans, épuisée sans doute par le chagrin et les privations. Le 23 avril 1790, Mesplet épousait une jeune fille de 23 ans, Marie-Anne Tison, qui lui apportait un petit héritage bientôt utilisé pour l'achat de nouveaux caractères d'imprimerie en remplacement du vieux matériel que Gray refusait de renouveler.

Ce second mariage fut cependant de courte durée. Le 24 janvier 1794 Fleury Mesplet mourait à l'âge de 60 ans, après trois ans et 9 mois d'union avec sa jeune femme, sans laisser d'enfant de l'un ou l'autre de ses deux mariages. L'inventaire de la succession accusait une situation pénible: les meubles et effets personnels atteignaient la somme de \$783. Le passif s'élevait à plus de \$3 500. Marie-Anne Tison devait donc renoncer à la communauté et à l'héritage pour se retrouver doublement dépossédée.

Si les requêtes de Mesplet au Congrès nous sont parvenues, de même que de nombreux autres documents; si nous pouvons déduire de la lecture du procès-verbal de saisie que Mesplet était un homme de goût, bien habillé et entouré d'objets de qualité, nous sommes en revanche incapables de tracer, ni même d'esquisser le moindre portrait physique du célèbre imprimeur. Aucune peinture ou dessin ne nous restitue ses traits. Au contraire de son ami Franklin, nul sculpteur n'a cherché à immortaliser. Mais peut-être Fleury Mesplet était-il modeste.

De nos jours, une presse à bois miniature, deux paires de photocopies mal tirées de documents de l'époque, une autre photocopie d'un article paru en 1908 sur Mesplet dans la *Revue populaire*, et en partie erronné: voilà tout ce que nous sommes capables de réunir autour de la mémoire du père de l'imprimerie à Montréal. Brouillon sans doute, peut-être porté sur la bouteille, mais certainement courageux et amoureux de son métier — ses livres sont bien imprimés —, Fleury Mesplet, deux cents ans après son installation à Montréal, mérite un autre hommage de ses concitoyens que cette sinistre exposition que présente le château de Ramezay. ●



“Ce soir c'est le dîner aux chandelles, au vin, avec un p'tit coup de main de Royale...”

“Une dernière vérification avant qu'il arrive. Le vin est au frais, les hors d'oeuvre sont prêts. Maintenant, essayons les verres avec l'essuie-tout Royale; il est doux et il n'y a pas de problème de charpie. Moi j'utilise les essuie-tout Royale pour tout, à partir du polissage jusqu'au nettoyage; je les aime tellement; peut-être parce que je déteste tellement le travail de maison...”



...un vrai tigre!

Grâce à des milliers de coussinets épais, l'essuie-tout Royale de Facelle absorbe bien et rapidement; il est à la fois très doux et très résistant.

“FACELLE” “Royale” marques déposées de Facelle Limitée, une filiale de la Compagnie Internationale de Papier du Canada.



L'école de cuisine de Margo Oliver **17^e leçon:**
**la crème
aux oeufs**

La
re
pe
m
te
ré
La
d'
ut
ce
c'
cu
pe
de
au
cr
ap
de
su
ce
cr
d'
el
g
Le
de
n
p
fa
b

Pe
fa
5
pl
bi
de
la
pl
et
pe
pe
un
Pe
fe
ba
ré
ép
fl
cu
qu
li
le
re
so
pe
fo
Il
au

La crème aux oeufs est remarquablement facile à faire. Elle est pourtant la base de desserts magnifiques. Elle ajoute aussi une texture intéressante à certains plats de résistance.

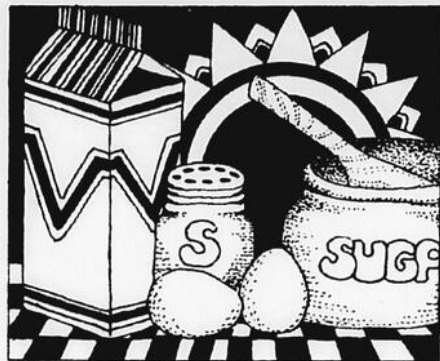
La crème aux oeufs est un mélange cuit d'oeufs et de lait, sucré lorsqu'il est utilisé comme dessert. On peut cuire cette crème directement sur le feu, c'est-à-dire sur le dessus de la cuisinière; le produit obtenu est alors pris mais un peu trop mou pour être démoulé. On peut aussi cuire la crème au four et sa texture est plus ferme. La crème molle peut être servie sans apprêt; elle constitue un excellent dessert. On l'utilise aussi comme sauce, sur les poudings et les fruits, elle constitue un ingrédient de base de la crème glacée et, lorsqu'on l'épaissit d'un peu de fécule de maïs ou de farine, elle devient une garniture pour les gâteaux et les tortes.

Les variations et les utilisations diverses de la crème aux oeufs sont multiples et nous en parlerons la semaine prochaine. Maîtrisons d'abord les deux façons de faire la crème aux oeufs de base: au four et directement sur le feu.



Pour la crème faite au four, il vous faudra 6 ramequins ou petits moules de 5 ou 6 onces ou, si vous le préférez, un plat de 1½ pinte, tous ces ustensiles, bien sûr, pouvant supporter la chaleur du four, une casserole pour chauffer le lait et un batteur à oeufs. Ajoutons une plaque de 1½ à 2 pouces de profondeur et suffisamment grande pour qu'on puisse y disposer le ou les plats utilisés pour la crème, une cuillère de bois et un couteau de table.

Pour la crème cuite directement sur le feu, ou crème molle, je recommande un bain-marie quoi qu'il soit possible de réussir la crème dans une casserole épaisse posée directement sur la flamme. La chaleur excessive et une cuisson un peu prolongée font parfois que la crème se défait et devient trop liquide. Un bain-marie rend plus facile le contrôle de la chaleur. Je recommande aussi que cet ustensile soit en verre ou, à tout le moins, émaillé puisque certaines casseroles de métal foncent un peu la couleur de la crème. Il faut aussi une cuillère de bois, une autre de métal et un batteur à oeufs.



La texture de la crème dépend de la proportion d'oeufs entiers et de jaunes d'oeufs par rapport au lait. Avec 1 oeuf pour 1 tasse de lait, vous obtiendrez une crème très délicate, presque impossible à démouler. Avec 1½ oeuf pour chaque tasse de lait, vous obtiendrez une crème plus ferme qui gardera sa forme quand on la démoulera. Avec 2 oeufs pour 1 tasse de lait, la crème sera riche et veloutée et aura vraiment du corps. On peut faire la crème avec des oeufs entiers, des jaunes d'oeufs seulement ou un mélange des deux. L'emploi des jaunes d'oeufs seulement donne la crème la plus riche et la plus veloutée. Si vous utilisez des oeufs entiers et des jaunes, vous vous apercevrez que l'addition de chaque jaune d'oeuf fera la texture de la crème plus fine et plus satinée. Dans les recettes qui suivent, j'ai donné des indications pour que vous puissiez utiliser des oeufs entiers ou seulement des jaunes; à vous de décider ce que vous préférez.

Le liquide utilisé est habituellement du lait entier. Mes tests me l'ont prouvé toutefois, on peut aussi obtenir une crème excellente, et avec du lait écrémé ne contenant que 2 p.c. de matière grasse, et avec de la crème. On utilise parfois d'autres liquides: caramel, café ou jus de fruits, pour parfumer la crème. Depuis qu'on pasteurise le lait, il n'est plus vraiment nécessaire de le chauffer jusqu'à ébullition avant de l'ajouter à la préparation. Il est quand même préférable de le faire car la crème cuit plus rapidement quand le lait est ajouté chaud et risque moins ainsi d'être cuite trop longtemps.

Pour sucrer la crème, on utilise généralement du sucre blanc granulé. Mais la cassonade fait aussi très bien l'affaire, de même que le sucre et le sirop d'érable, le miel et la mélasse.

J'ai parlé d'essence de vanille liquide dans mes recettes mais la vanille en gousse donne de meilleurs résultats. Si vous en avez, coupez en deux, en longueur, un bout de gousse de vanille et ajoutez les morceaux au liquide pendant que vous le faites chauffer; vous les jetterez ensuite.

CRÈME AUX OEUFS CUITE AU FOUR

(Recette de base)

2 tasses de lait
4 jaunes d'oeufs ou 2 oeufs entiers
½ de tasse de sucre
1 pincée de sel
1 cuil. à thé de vanille
Muscade (facultatif)

Chauffer le four à 350°. Avoir sous la main 6 ramequins ou petits moules de 5 ou 6 onces ou un plat à cuire de 1½ pinte. Mettre au four une plaque suffisamment grande pour recevoir les ramequins ou le plat à cuire et contenant environ 1 pouce d'eau bouillante ou à tout le moins très chaude. Certaines recettes suggèrent de mettre, dans le fond de la plaque, une clayette, ou une serviette de cuisine pliée, ou du papier brun épais pour en isoler complètement les ramequins durant la cuisson; ceci n'est pas nécessaire aussi longtemps que l'eau dans la plaque ne bouille pas.

Chauffer le lait jusqu'au point d'ébullition. Batte les jaunes d'oeufs ou les oeufs entiers (voir note). Ajouter le sucre, le sel et la vanille et battre pour mêler tous ces ingrédients. Ajouter le lait bouillant, petit à petit et en brassant. Cette façon de faire est importante. Car si l'on ajoute le lait chaud trop rapidement aux oeufs, et à plus forte raison si l'on n'emploie que des jaunes d'oeufs, ils se réchaufferont trop rapidement et formeront des grumeaux. On peut passer le mélange, à ce moment, si l'on veut être absolument sûr qu'il est parfaitement lisse. Verser le mélange dans les ramequins ou dans le plat à cuire et le saupoudrer de muscade.

Disposer les ramequins ou le plat dans la plaque d'eau bouillante, dans le four. L'eau doit être bouillante, c'est-à-dire très chaude, mais ne jamais vraiment bouillir car ce surchauffage provoquerait la formation de petits trous dans la crème, ce qui rendrait sa texture moins fine, ou encore amènerait les éléments de la crème à se désorganiser et à ne plus former qu'un mélange un peu baveux.

Cuire au four, de 40 à 45 minutes si l'on a utilisé les ramequins, de 45 à 50 minutes si la crème est dans un seul plat, ou jusqu'à ce qu'un couteau inséré dans la crème, près du bord du plat, en ressorte sec. Ne pas s'en faire si la crème semble un peu tremblante au centre bien que le couteau en soit ressorti sec. La crème cuira encore un peu après sa sortie au four, à cause de la chaleur qui s'y trouve accumulée, et sera ferme une fois refroidie. Retirer immédiatement les ramequins ou le plat de la plaque d'eau pour que la crème commence tout de suite à tiédir. Servir un peu tiède, c'est-à-dire à la température de la pièce, ou bien refroidi. Je conseille toutefois de réfrigérer la crème si la cuisine est très chaude. Cette crème, en effet, est un milieu où les bactéries peuvent se multiplier rapidement. (6 portions)

Note: quand on ne démoule pas la

crème, il est bien qu'elle ait une petite couche brunie sur le dessus. Si l'on a battu les oeufs suffisamment pour qu'ils forment un peu de mousse sur le dessus de la crème quand on la verse dans les moules, on obtiendra cette belle surface un peu dorée car la texture de cette mousse, étant différente de celle de la crème plus solide dessous, rôtira bien. Mais si l'on a l'intention de démouler la crème, le dessus doré n'a plus d'importance et je conseille alors de ne pas trop battre les oeufs pour que la crème reste plus ferme.

CRÈME AUX OEUFS MOLLE

(Recette de base)

1½ tasse de lait
4 jaunes d'oeufs ou 2 oeufs entiers
¼ de tasse de sucre
¼ de cuil. à thé de sel
1½ cuil. à thé de vanille

Chauffer le lait au point d'ébullition, dans la casserole supérieure d'un bain-marie mais en plaçant celle-ci directement sur le feu.

Battre les jaunes d'oeufs (ou les oeufs entiers), dans un petit bol. Ajouter le sucre et le sel, en mêlant bien. Ajouter le lait bouillant, petit à petit, pour ne pas réchauffer les oeufs trop rapidement et y faire ainsi des grumeaux, et en brassant.

Verser le mélange dans la casserole supérieure du bain-marie et la disposer au-dessus d'eau frissonnante. L'eau du bain-marie ne doit jamais bouillir et la casserole supérieure ne doit pas toucher l'eau dessous. Cuire, en brassant constamment, jusqu'à ce que la crème adhère à une cuillère de métal. Ce moment est facile à déceler. Impossible en effet de s'y tromper, la crème s'attache à la cuillère plutôt que d'en couler. On peut présumer environ 10 minutes de cuisson.

Retirer du feu immédiatement et refroidir rapidement la crème en plaçant la casserole qui la contient dans de l'eau glacée. Brasser souvent pendant ce refroidissement pour laisser échapper la vapeur et empêcher ainsi qu'une pellicule se forme sur le dessus de la crème. Si la crème a l'air de tourner pendant la cuisson, c'est qu'il y a trop de chaleur. Retirer immédiatement du feu, refroidir rapidement dans de l'eau glacée, pour arrêter la cuisson, et battre la crème, au fouet ou au batteur rotatif, jusqu'à ce qu'elle soit bien lisse. (Environ 1½ tasse)

La semaine prochaine: emplois divers de la crème aux oeufs. ●



Célébrez le 86^e anniversaire du colonel Sanders avec un casse-croûte à 86¢



2 morceaux de délicieux
Poulet Frit à la Kentucky
accompagnés de frites dorées.

**jeudi
le 9 septembre
seulement.**

La recette du col Sanders de

Poulet Frit à la Kentucky

UNE COMPAGNIE CANADIENNE.

Colonel Sanders et ses aides le font "bon à s'en lécher les doigts"



Guy Fournier

Moi je ne la bouclerai pas!

ENCORE UNE FOIS de vaines et stupides ambitions électorales vont plonger le Québec dans le chaos et hâter sa ruine. Ah! quand aurons-nous enfin la sagesse d'élire des hommes politiques qui peuvent contempler l'avenir sur deux ou trois générations, qui voient au-delà de la prochaine élection et dont les gestes ne sont pas motivés uniquement par le souci de gonfler les rangs de l'électorat?

Sous couvert de la sécurité routière, le ministre des Transports vient d'imposer la ceinture à tout le monde, sauf aux policiers et aux femmes enceintes qui en sont exemptés grâce à leurs grosses bedaines. A priori, on peut croire qu'il s'agit d'une mesure humanitaire contre laquelle on serait bien mal venu de s'élever. Commentateurs et éditorialistes sont donc tombés dans le panneau. Chacun y est allé de son petit papier élogieux vantant les mérites de la ceinture, le courage et l'audace du ministre des Transports et émettant le vœu que le bon peuple se plie "pour son bien" à cette loi salvatrice. Pour l'inciter à le faire, le ministre a fait imprimer de belles grandes affiches proclamant que "l'automobile se porte avec une ceinture" et les policiers ont distribué quelques contraventions rapides à des automobilistes pris en flagrant délit de ceinture.

Aujourd'hui, à peine un mois après la proclamation de la loi, les automobilistes voyagent en toute quiétude, bien ficelés à la banquette, sourire aux lèvres. Malgré toutes les admonestations, chers amis, moi je ne la bouclerai pas! Je vais boucler ma ceinture parce que c'est la loi et que je suis respectueux des lois, mais je vais dénoncer publiquement les motifs sournois qui nous ont valu la ceinture et mettre la population en garde contre ses conséquences terribles sur les générations futures.

Selon des statistiques sérieuses, si tous les automobilistes bouclent leurs ceintures, le nombre de morts et blessés de la route peut diminuer de 20 p.c. et même de 30 p.c. si on réduit en même temps la vitesse limite comme on l'a fait. Je me contente de prendre pour acquit le chiffre moyen de 25 p.c. que personne n'osera contester.

Savez-vous ce que ça représente ce 25 p.c.? Evidemment, dans l'esprit du gouvernement et de son ministre des Transports, il s'agit d'un grand nombre d'électeurs de plus et, ce qui plus est, d'électeurs qui devraient voter pour le gouvernement en place puisqu'ils lui devront la vie ou "l'intégrité physique". Cette politique hautement électoraliste a des conséquences terribles et j'attire tout de suite l'attention de mes lecteurs les plus raisonnables sur les plus catastrophiques.

Si 25 p.c. des automobilistes qui devraient normalement prendre le chemin de la vie éternelle ou celui de l'hôpital rentrent à la maison sains et saufs, nos routes seront bientôt encombrées à un point tel que plus personne ne pourra y circuler. On me dit qu'au Québec, la route met "hors d'état de nuire" de façon permanente à peu près 5 000 automobilistes par an. Environ 10 000 autres sont éloignées de nos routes et de nos rues pour une période variant de quelques jours à quelques mois. A cause de la ceinture, dès la première année, 4 000 automobilistes pourront continuer de rouler, 5 000 l'année d'après, 6 500 la troisième année et ainsi de suite. La progression est géométrique.

Plus il y aura d'automobilistes, plus il y aura d'automobiles! Quand on sait que de toutes les automobiles qui circulent sur nos routes, la plupart sinon toutes sont importées, inutile de dire jusqu'à quel point la ceinture de sécurité aura une influence désastreuse sur notre "balance commerciale". Je ne veux même pas parler de l'impact qu'elle aura à long terme sur la consommation d'essence et d'huile.

Je voudrais humblement faire remarquer au ministre des Transports que sa loi sur le port obligatoire de la ceinture menace de façon dramatique l'équilibre écologique de la route en mettant un frein brutal à la sélection naturelle qui s'opérait, gardant un équilibre relatif entre le nombre de milles de routes et le nombre des conducteurs. Si cet argument n'arrive pas à l'émouvoir, je souligne de plus que c'est parmi les plus jeunes que la route exerçait sa sélection la plus cruelle et que ce sont eux que la nouvelle loi gardera en vie. Si le ministre des Transports jette un coup d'oeil sur les derniers sondages, il constatera que pour chaque libéral que sauvera la ceinture, elle gardera en vie deux péquistes et demi. Est-ce vraiment ce qu'il cherche?

La semaine prochaine

En ces temps où l'on parle beaucoup de grippe porcine, Hélène-Andrée Bizier et Jacques Lacoursière évoquent les ravages de la grippe espagnole, en 1918. Dans le même numéro, Jean-Michel Wyl nous parle d'un vol supersonique qu'il a fait dans un avion militaire canadien.



55 COLONIES FRANÇAISES! 10¢

Visitez 26 excitantes colonies et ex-colonies françaises avec cette collection spectaculaire de 55 timbres de valeur — le tout pour 10¢ seulement!

Traversez le brûlant Sahara; partez pour un safari au sein du mystérieux Congo; découvrez les terres gelées de l'Antarctique! Il y a des animaux sauvages, des fleurs superbes, des merveilles de paysages, sur des timbres colorés de toutes formes et de toutes dimensions. PRIX CATALOGUE: plus de \$3.00!

Mais ils sont à vous pour 10¢ seulement, pour vous introduire à la marotte favorite du monde. En plus, vous recevez d'autres merveilleux timbres pour examen gratuit. Achetez-en ou non, renvoyez le reste, annulez le service à tout moment. Plus un gros catalog illustré de 40 pages. Envoyez 10¢ — Aujourd'hui!

HARRIS Dép. FE 319 Boston, Mass. 02117

"Les démangeaisons ont presque brisé mon mariage"

"Cela me rendait irritabile et mon mari en souffrait beaucoup. A présent, c'est réglé grâce à BiCOZENE. Son ingrédient anti-démangeaisons m'apporte un soulagement temporaire, très rapidement. Et maintenant, BiCOZENE contient deux fois plus de l'ingrédient anti-démangeaisons qu'auparavant. Alors, pourquoi souffrir inutilement?"

Procurez-vous du soulagement, procurez-vous BiCOZENE.



Pour obtenir un échantillon d'essai, faites parvenir 50¢ ainsi que vos nom et adresse à: BiCOZENE C.P. 44, Station Youville, Montréal, H2P 2V4 Qué.

perspectives est publié chaque semaine par Perspectives Inc.

231, rue Saint-Jacques Montréal H2Y 1M6 Tel. 282-2224

| | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------|
| Directeur de la rédaction Pierre Gascon | Photographe Denis Plain | Président Jean Robert Bélanger |
| Directeur adjoint Jean Bouthillette | Secrétariat Gisèle Payant | Vice-président Paul-A. Audet |
| Directeur artistique Pierre Legault | Service artistique Liliane Galissaires | Secrétaire Charles d'Amour |
| Rédaction Edouard Doucet Isabelle Lefrançois Céline Legaré Adrien Robitaille | Trésorier Michel Brunette Roger Dion Michel Genest France Lafond | Trésorier Guy Pépin |

Représentant publicitaire
MagnaMedia Limitée 231, rue Saint-Jacques
Montréal H2Y 1M6 Tel. 282-2120

ISSN 0380-6790

L'EXERCICE JOURNALIER PEUT VOUS AIDER À AMÉLIORER VOTRE SANTÉ



L'exercice journalier peut vous aider à éviter l'irrégularité. Même une marche à bonne allure peut contribuer à votre bien-être. Mais, quand vous souffrez d'irrégularité occasionnelle, il serait peut-être bon de prendre du Lait de Magnésie Phillips'. * Prenez du Phillips' à l'action douce la veille au soir.

Vous vous sentirez mieux le lendemain matin.

*Marque déposée

Disponible aussi en comprimés



4 septembre 1976 - 19

Faites de l'argent à loisir!



Avec Olympia, augmenter
ses revenus devient amusant...
Vous vous payez du bon temps
en gagnant de l'argent.

Le principe est tout ce qu'il y a
de plus simple: vous demandez un
catalogue Olympia et vous vendez des
articles originaux à vos parents, à vos
amis, à vos voisins... à tout votre quartier

si vous le désirez!
En fait, plus vous rencontrez
de personnes, plus vos
chances d'augmenter vos revenus

sont bonnes. Postez ce coupon
et Olympia vous fera parvenir
un magnifique catalogue gratuit ainsi
que tous les renseignements utiles
pour augmenter vos revenus.

CARTES ET NOUVEAUTÉS OLYMPIA LTÉE

640, rue Cathcart, local 201, Montréal, P.Q. H3B 1M3

Veuillez me faire parvenir, sans obligation de ma part, votre
catalogue gratuit et toutes les explications sur la façon de
gagner de l'argent.

Nom: _____

Adresse: _____ App.: _____

Ville: _____

Comté: _____

Province: _____ Code postal: _____

P

olympia ltée